

LE SECRET D'AMOVR.

Où ſont contenues pluſieurs Lettres tant en rithme qu'en proſe, fort recreatiues à tous Amans.
Composé par Michel d'Amboyſe.

Enſemble pluſieurs Rondeaux, Ballades, & Epigrammes : Le tout reueu & corrigé fort diligemment.



A LYON.
Par IEAN HVGVETTAN.

M. DCXXV.


F. GUILELMUS
OSWALDUS.
ORD: EREMIT.
S. AUGUSTIN.
Monacensis.
A. 16*88.
Franciscus
Ertinger



LE SECRET D'AMOVR.

Où sont contenues plusieurs Lettres tant en rime qu'en prose, fort recreatiues à tous Amans.
Composé par Michel d'Amboyse.

PREMIERE LETTRE *d'vn amant à sa maistresse*



Diuine Deesse, ta beauté plus Angelique qu'humaine, m'a mis en telle langueur, & me donne telle peine, que la mort me seroit pour mon repos meilleure que la vie; qui en moy perd nō de:

vie, & prend le nom de mort, pour le tourment qui de iour & de nuict ne me laisse. Quel tourment est-ce? le tourment que souffre Ixion en enfer, de qui les entrailles incessamment sont rongees par vn voultre? Est-ce le tourment de Sisyphus, qui sans fin du sommet d'vne haute montaigne en bas, & du bas en haut roule vne tres-pesante meule de moulin? Est-ce le tourment des cinquante sœurs, nommees Belides? qui sans fin puisent eau en vn lac pour emplir des cruches qui sont percees. Certes nenny: mais c'est vn tourment semblable à cil de Tantalus, qui meurt de soif estant en l'eau iusques au menton, & enrage de faim, ayant iusques sur le nez mille delicates viandes: car i'ay suffisance de viandes, & meurs de faim: i'ay abondance de breuuages, & ne puis boire. Qui m'en garde? C'est vn Dieu, qui non seulement sur les hommes a puissance, mais sur les

les Dieux mesmes. Qui est ce Dieu? Amour. Las! Deesse plus digne du ciel que de la terre, Amour me tourmente tãt,que ie n'ay force,loisir,ny le temps, ny de boire ne manger, de dormir ny de reposer, ny de donner à ma nature aucun contentement. Ie croy que si Amour n'estoit Dieu, veu le long temps que i'ay esté sans manger & sans reposer, que par mort fust ia ma vie suffoquee: mais par son pouuoir ineffable me retient vif, en m'enuoyant toutes choses appartenantes & necessaires à viure: pour (comme ie croy) manifester en moy sa force tant puissante, & maiesté incomprehensible. Qui est cest amour? est-ce le fils de Venus, qui par les anciens Poëtes a esté appellé Cupido? Certes nenny, mais cest vn Amour engendré, ô Deesse de ta souueraine beauté, par l'accord de tes beaux yeux & regard meurtrissant (comme le Basilicque) mon cœur qui

surprins de ta face, s'est rendu prisonnier de ton amour, pour ne viure sinon autant de temps qu'il te plaira luy en donner. Sois asseuree que depuis qu'il te pleut le premier coup abbaisser la grande lumiere qui procede de tes yeux sur les tenebres de mon corps, non digne de si grand honneur, que mes yeux sont deuenus esblouys : comme si vn grand esclair m'eust frappé: de sorte que iusques icy ie suis tousiours demeuré comme sans aucun sẽtiment, demy mort, & paralytique de tous mes membres, & ne cuide iamais recouurer mon premier estat, s'il ne te plaist (ô des belles la plus belle) m'enuoyer quelque petite grace de ta mercy: qui encores que ie fusse mort, pourroit facilemẽt me ressusciter. I'espereray iusques à tant que responce me soit donnée de ma lettre. Apres cela, vienne la mort, si tu me refuses pour seruiteur, & que tu me nies le seul remede

mede de ma peine, & l'vnique repos de mon trauail, c'est ta desiree amitié: De laquelle, combien que ie ne sois digne, si est-ce que tres-humblement à genoux, nuë teste, la main tremblante, le cœur non asseuré, auecques loyal vouloir & promesse de t'estre sans fin obeyssant, ie la te demande. Priant le Seigneur, qui tout peut, me donner ceste grace: & à toy, le comble de tous tes bons desirs.

SECONDE LETTRE, par laquelle il requiert la bonne grace de sa Dame.

Allez lettre deuers ma dame
Que i'ayme plus que ma propre ame,
Vous la cognoistrez à sa face,
Qui la beauté mesmes efface.

IE suis deffait, & mort, sans cas ne si,
S'il ne te prend de moy quelque soucy.

Pour le tourment que sans cesser i'endure:
Ayes pitié, ma dame, à ce coup cy
De ton amant, de mal si fort noircy
Que fut iamais mortelle creature.
Il n'appartient estre cruelle & dure
A vne dame ayant grande beauté:
Car vn tel bien ne luy donne nature
Pour aux vaincus vser de cruauté.
Ie suis vaincu: le vainqueur a esté
Ton œil subtil, & ton honnesteté
Qui m'ont lié, & mis en ta prison,
Où i'ay de mal & de l'aduersité
Trop plus beaucoup que ne l'ay merité,
Et si ne veux t'en donner la choison:
Las! traitte moy comme veut la raison,
Sans refuser (pour seruice te faire)
Tout mon pouuoir, qu'en chacune saison
Trouueras prest de ton vouloir parfaire.
Ie suis ton serf, qui voudroit le nier?
Ton seruiteur esclaue prisonnier:
Amour le veut, Venus le me commande:
Tu me pourrois mille fois desnier
Ton amitié, ie n'en donne vn denier,

Lour

Iour ne sera que ne la te demande,
Iusques à tant qu'enuers moy ie te rende
Par supplier, misericordieuse,
Et ne seras en place tant soit grande,
Que pres de toy ne soit ma voix piteuse.
En chacun lieu & deuant & derriere
Incessamment ie te feray priere,
Soit dedans rue, en maison ou Eglise,
Je te diray ma dame singuliere:
Tu es mon bien, ma mort, ma vie entiere,
Sans toy ie suis plus froid que vent de bize,
Sot, muet, sourd, priué en toute guise
De mõ bõ sens, comme enfant qui trespasse:
Je te requiers par bonté & franchise
Me conceder ta singuliere grace.
Voyla comment ie t'iray requerant,
A celle fin que ie sois conquerant
De ton amour dessus tous autre heureux:
Duquel ie suis si tres-fort desirant
Qu'il n'est amy, pere, mere, ou parent
Que ne laissasse en lieu tres-dangereux
Pour te seruir, plustost que non pas eux:
Car plus te prise, ouy de la moytié,

Ton amitié que les biens plantureux
Qui viendront d'eux, pour en auoir pitié,
Je prise plus ton amour & ta grace,
Que ie ne fais tout l'or du monde en masse,
Et tous les biens qu'on sçauroit souhaiter:
I'estime tant la beauté de ta face,
Qui la beauté de toute femme efface,
Qu'elle pourroit plustost me contenter
Que tout l'auoir que ie pourrois compter
En dix mil ans: plus de bien gist en elle
Qu'en tout cela qu'on pourroit racompter,
On n'a point veu iamais richesse telle.
Ayant ce bien ie serois plus heureux
Que ne fut onc Therfetes mal-heureux,
Riche trop plus que ne fut onc Mydas:
Ie serois fort puissant & courageux,
Autant ou plus que quelqu'vn des neuf preux,
Et moins paoureux en guerres & combats:
Ie ne craindrois noises, conflits, debats,
Qui mettent bas les Juifs, & les Chrestien,
I'aurois tout bien, tout plaisir, tous esbats,
En iouyssant seulement de ce bien.

C'est

C'est le seul bien où venir ie pretens,
C'est le seul bien que fortune de temps
Ne me sçauroit oster, si ie l'acquiers,
C'est le seul bien qui me feroit cent ans
Viure gaillard: à ce bien ie m'attens,
Me l'octroyer humblement te requiers.
Il est bien vray qu'vn don de toy requiers
Trop grand pour moy, cogneu ma petitesse,
Mais belle dame est douce volontiers
Et bien souuent n'vse point de rudesse,
Donne moy donc ce don tel qu'il peut estre,
En attendant que me puisses cognoistre
Mieux que ne fais: la face ne regarde,
La petiteur, le maintien peu adextre,
Et la façon, qui sent plus le champestre
Que le maintien qui en ville se garde,
Elle n'est pas comme d'autres bragarde,
Ains simple, coye, & sans grande vantance.
Mais si tu veux de pres y prendre garde,
Tu cognoistras, peut-estre, la puissance.
Sur toute rien ie ne veux autre chose
Fors ton amour, où tout mon bien repose.

Ron

Rondeau ſur l'amour de ſa Dame.

IE ſuis tout voſtre, & faire à voſtre guiſe
Pouuez de moy, comme cil qui ne viſe
Qu'à vous ſeruir de cœur, de corps & d'ame,
Teſmoing m'en ſoit l'image noſtre Dame,
Et tous les Saincts qui ſont en vne Egliſe.
Quand voſtre face & voſtre corps i'aduiſe,
Dis à par moy, helas que ie vous priſe!
Or pleuſt à Dieu que m'aymaſſiez ma Dame.
Ie ſuis tout voſtre.

Et lors qu'ainſi à part moy ie deuiſe,
Voſtre œil ſubtil & voſtre grace exquiſe
De plus en plus le feu d'amour s'enflame
Dedans mon cœur, lequel ſouuent ſe paſme
En attendant voſtre ayde tant requiſe.

TIERCE

TIERCE LETTRE SVR *la beauté de sa Dame.*

O Beauté plus belle que toutes les beautez du monde, beauté à qui non seulement les hommes, mais aussi toutes choses incorporees deuroyent obeyr & faire reuerence, comme à celeste diuinité, beauté si extremement grande, que ie ne fais aucunement doute que la pomme anciennement octroyee par Paris à la belle Venus, ne te fust esté adiugee, si de ce temps tu eusses prins vie. Beauté pour qui Iupiter eust laissé Europa, Alcmena, Semele, & mille autres pour lesquelles iadis on luy veit laisser l'Olympique firmament, & cy bas cheminer en forme d'homme, non de Dieu, en forme de beste, non d'homme: bref en espece d'oyseau, d'or, & de telles autres dissimu-

lation

lations & mocqueries, pour iouyr de leurs gentes personnes. Beauté de qui se fut rendu seruiteur mesmes Cupido, mesmes Apollo, mesmes le vieillard Saturne, qui naturellement n'ayme que tristesse & melancolie. Que faut-il plus dire? Beauté qui n'a esté faicte par nature (comme ie croy) sinon pour vn chef d'œuure pour manifester le grand pouuoir & sçauoir d'elle: pource que tu es seule au monde belle, seule au monde bonne, douce, amiable gracieuse, debonnaire, humble & parfaicte en toute bonne grace. Si tu me demandes, comme personne pourueüe de si petit entendement, de si sotte cognoissance, comme ie puis estre, ose faire tel iugement de si haute matiere: ie te respons, que ce n'est moy qui le dis, mais Amour, par la bouche duquel ie parle. C'est luy qui dit que tu es nompareille de toutes celles qui furent iamais, qui sont maintenant, & qui seront à l'ad

l'aduenir. Ie croy, Amour, ie le soustiens, & le veux soustenir auec luy: car tu es telle, & d'auantage, si d'auantage on y pouuoit adiouster. Et ne pourroyent toutes langues dire, toutes les mains escrire, & toutes les autres suffire, qui furent onç, à declarer la moindre perfection de ton visage celeste, de ton beau corps, de ton affabilité & mansuetude. Puis donc que tant de richesses (non pas naturelles, mais Angeliques) sont en toy, as-tu raison de t'esbahir, si tu me fais languir, si tu me fais triste, si tu me fais malade, si tu me causes & me donnes le moyen de briefuement mourir? Certes nenny: car si la beauté (qui n'estoit rien pres de la tienne) de la belle Tisbé, fist tuer le loyal Pyramus: si la beauté de Hero fist noyer Leandre, si la beauté de Laureole fist mourir Leriano: à plus forte raison ta beauté (qui ne se doit appeller beauté au prix des autres, mais diuinité

& miracles) doit non seulemét me causer la mort, mais soudainemét & à vn instant me muer en pierre, comme iadis les hommes de sa veuë & de son regard la mortelle Gorgonne. Quoy, moy? mais aussi vn Dieu, encores qu'il soit immortel. A ceste cause, si ie souffre pour ta beauté, si i'endure de la peine non dicible pour t'aymer, c'est à bon droit & à iuste raison, puis que si grand bien gist en toy, qu'il n'en pourroit estre de plus grand en tout le monde, nō pas au ciel mesmes. Pour conclusion, madamoiselle tant parfaite, la beauté qui gist & repose en toy, m'a donné le moyen de me trister, souffrir, colerer de la peine, & m'esloigner de santé. Ce qui ne m'est greuable, & n'en sçaurois tant auoir, que d'auantage n'en voulusse porter pour toy & ton amitié, mais que mon mal te fust plaisant & agreable, & que tu voulusses & desirasses ma passion: laquelle quand il te plaira, & toutesfois que tu le voudras, tu

peux changer & muer en soulas, en plaisir, en ioye & contentement, en santé & en vie : pource que tu n'as seulement puissance d'attrister les hommes, de leur faire mal, de les tuer; mais aussi tu peux les resiouyr, leur faire bien, & les ressusciter & faire viure. Ie te requiers donc pour ces hautes & excellentes magnificences qui sont en toy, pour ces magnifiques & illustres dons de grace qui se voyent en toy, bref pour toutes ces belles vertus, qui prennent leur demeurance en toy, que tu me vueilles faire tant d'hõneur, de bien, de grace & de misericorde, que de vouloir me retenir pour seruiteur : non seruiteur, mais esclaue : autrement ie te fais asseurance que ma vie sera courte : pource que ne pourrois plus viure longuement, sans qu'il te plaise m'octroyer ce que ie demande, qui n'est chose desraisonnable, mais qui se peut sans offense donner

Huictain, sur la cruauté de sa Dame.

SI comme l'œil & ton maintien exquis,
Ta bouche estoit des hommes attrayante,
Par toy seroit tout cœur d'homme conquis
Veu ta beauté & regardure gente:
Mais bon parler, qui face & œil regente
Chasse de toy ce que les deux te donnent,
Qui est pourquoy ton beau corps se lamente,
Car pource cas mains plaisirs l'abandonnent.

QVATRIESME LETTRE, par laquelle il tasche à l'exemple de quelques anciennes d'induire sa Dame à vne amitié reciproproque.

MA Dame que te messis-ie iamais? en quoy est-ce que i'ay offencé ta maiesté? qu'ay ie commis contre ta diuine personne? que tu veux ainsi me faire läguir, me donner peine, & faire mourir. Tou-

tes

tes loix tant diuines que humaines ne veulent que l'innocent meure, mais que faueur soit donnee au delinquant plustost que la rigueur iuridique. Ie ne te fis iamais chose, pourquoy tu me deusses à la mort immoler, sinon que par aduenture i'ay trop presumé de t'aymer (celeste Deesse) qui suis moins que rien, en comparaison de ta souueraine beauté, qui toutes surmonte, comme fait le demeurant des astres le soleil. Ie te supplie, ma Dame, ne te fascher, si i'ay prins, non pris, mais eüe la hardiesse de te porter amitié. Car amour (à qui tout le terrestre doit obeissance) au premier regard que ie fis de ta face tant belle, m'enyura tant de ta beauté, qu'il m'a fallu comme contraint declarer de bouche, & par lettre le moyen de mon mal, & la cause de ma douleur, pour sçauoir si en rien il te plairoit m'en alleger par mercy & pitié, dequoy tu dois auoir

plus que toutes les femmes du monde, puis que tu as plus qu'elles de beauté & de bonne grace : autrement aucun ne pourroit viure apres t'auoir veuë, qui as le pouuoir de muer les hommes en pierre, ainsi que faisoit Meduse, sans la compassion de ton œil, qui deffend ceste repentine & soudaine mutation, si par grace il est addressé deuers celuy qui sur ta formosité a mis entente speculatiue & affection immuable. I'eusse pû sentir incontinent que ie te vis ceste metamorphose : car desia ie cognoissois en moy faillir la force humaine, & tous mes membres deuenir pesans, roides, congelez, quand ton œil me visita & secourut, de sorte que seulement ie demeuray transi & aueuglé comme si vn bien grand esclair m'eust frappé en la veuë : lors i'apperceuz telle puissance en ton visage, & telle diuinité en ton corps, que (comme au souuerain monarche Paul) ie dis,

O da

O dame excellente, que veux tu que ie face. A ce mot me fut aduis que ta langue tant douce se desploya, & que ta bouche tãt vermeille s'entrouurit pour me dire : Ie veux que tu me serues, ie veux que tu m'honores, ie veux que tu m'aymes, & que toutes tes pẽsees ne se gouuernent sinon par mon commandement, & soubs ma conduite & deliberation. Ces paroles me semblerent de si grand' efficace, & de telle authorité prononcees, que ie ne sceus autre chose te respondre fors, Madame, voicy l'homme, qui pour mourir ne te veut desdire d'aucun commandement, dont tu me feras certitude. Ainsi ie demeureray tien iusques icy, & demeureray toute ma vie, quoy qu'il en doiue aduenir, puis que ta beauté m'y a obligé, & que ta plus que syderee speciosité le me cõmmãde. Madame dõc, si ie te veux loüer, si ie te veux honorer, seruir & aymer, cõme i'y suis tenu par

obligation volontaire, me semble que ce ne te sera blasme de le souffrir, & que tu le peux aisement endurer, aussi bien que fit la Lune Endymion, Oenone Paris, Venus Adonis, & Pelee Thetis, qui furent deesses immortelles & des plus grandes du ciel: nonobstant, elles ne mespriserent les baisers, les deduits & embrassemens des mortels, & simples bergerots, qu'elles aimerent plus qu'aucun des dieux celestes, combien qu'ils fussent en perfection de biens, d'honneur, de sçauoir & souueraineté de beauté progenerez. Il est vray que ta beauté tant exquise trouuera assez de Mars, assez de Mercures, assez de Iupiters, assez d'Apollos & de tels autres dieux, qui t'aymeront pour ton excellence (de qui la pareille ne trouue ny au ciel ny en la terre) mais le plaisir ne peut estre si priué, ny le passe-temps & resiouyssance si asseuree auecques si seueres maistres, comme
auec

auecques les plus petits, enuers lesquels on peut vser de commandement, & de telle priuauté qu'ó la desire. Cuides-tu donc, ma Dame, que Lucresse se trouuast autant à son plaisir auec Cato (qui estoit homme fort sage) qu'auecques Brutus contrefaisant le fol? Certes nenny. Cuiderois tu qu'Heleine se trouuast aussi bien auec Menelaus tousiours empesché en ses affaires domestiques, qu'auecques Paris, qu'elle pouuoit à toutes heures trouuer prest d'obeyr à ses volontez? Certes nenny. Madame les soulas sont plus grands auec les moindres, qu'ils ne sont auec les plus excellens. Et si mon dire n'a assez d'efficace pour te le persuader & faire entendre, tu le peux aisément cognoistre par les Deesses dessus mentionnées, qui ont plus aymé les hommes de basse condition (ie dy de basse condition quant au regard de leur immortalité) qu'elles n'ont

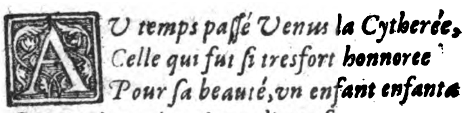
aymé les hauts & puissans dieux. Ce sont exemples qui doyuent esmouuoir ton vouloir à me porter faueur & amitie, puis que pour toy ie souffre, puis que pour toy i'endure & veux endurer (sans vser de refus) tous les maux que pour ton seruice tu voudras que ie porte. Ie te confesse, Madame que ie ne merite si grand bien: mais la grace des dames s'estend aussi bien sur les petits & laids, comme sur les grands & beaux. Qu'il soit ainsi, Penelope iadis Vlysse bossu & contrefait tant ayma, qu'elle par vingt ans, chastement attendit son retour de la guerre Troyenne. Rien ne fut iamais plus laid & petit, que fust Phaon, & toutesfois fut tresaymé de la musicienne Sappho. Ie ne veux pourtãt si fort me despriser: que ie ne sente en moy chose qui te peut dõner plaisir & contentemẽt, si tant me veux fauoriser que de m'octroyer ta grace, à tout le moins d'icelle la moindre partie. Il y a des

des hommes plus beaux que moy, il en y a aussi de plus laids:il en y a de meilleur grace, il y en a aussi de plus mauuaise, il y en a de plus grands, il y en a pareillemẽt de plus petits:brief il y en à de plus sçauans, il en y a aussi de moins lettrez:de plus loyaux,fermes,constans & mieux aymans,il s'en trouue peu,ou point. Tu le peux facilemẽt cognoistre, veu que tu me fuis & que ie te suy:que tu ne fais compte de moy,& que i'estime plus que toutes les femmes du mõde:que tu desires ma mort, & nonobstant volontairement & sans contrainte ie te donne ma vie, pour en faire à tõ plaisir. Voila commẽt ie veux passer le surplus de ma triste ieunesse, attendant que tu me donnes ou la vie par mercy,ou la mort par rigueur. Ce pendant ie te supplieray tres-humblement, ma dame,de me faire digne d'vne tienne seule lettre, pour entendre quelle st ta volonté enuers moy, à celle fin

que si elle y est bonne, ie puisse plus, à mon ayse viure, & si elle y est mauuaise ie trouue les moyens d'amoindrir & abreger ma vie: laquelle ie ne veux garder, estant priué de ta bonne grace. A laquelle tres-humblement ie me recommande, priant le seigneur Dieu te donner, ma dame, le comble de tes meilleurs desirs.

CINQVIESME LETTRE, du moyen comme il fut blessé au seul regard de sa Dame.

Va lettre & tombe entre les mains
D'vne des belles des humains.



AV temps passé Venus la Cytheree,
Celle qui fut si tresfort honnoree
Pour sa beauté, vn enfant enfanta
Qui les humains & les dieux surmonta.
Ce fut Amour, qui iamais ne regarde
A qui, cõment, ou pourquoy ses dards darde:

Mais

Mais les descoche icy, là, en tous lieux
Sans espargner hommes ieusnes & vieux.
Or cest archer, qui est l'unique maistre
De tous les dieux, print vn dard en sa dex-
Laisse le ciel, à Paris est venu. (tre:
Et pour si tost n'estre veu & cogneu,
Il se cacha dedans ta belle face,
Et à chacun qui par deuant toy passe
Tire vne fleche en maniere qui blesse
Sans nul mercy tout homme qui addresse
Son œil sur toy. O Deesse parfaicte,
Vn certain iour à vn festin ou feste,
Je me trouuay, où te voyant danser,
Incontinent ie me mis à penser
Sur ta beauté & sur ta bonne grace,
En quoy pour vray toute femme tu passe,
Et mesmement en faict de dancerie:
Amour me vit, ce n'est point mocquerie:
Celuy pour vray qui est en ton visage:
Or il est temps (dit-il) que ie mesnage,
Et à ce coup il m'est besoin de voir
Si i'ay plus rien de force & de pouuoir:
C'est maintenant que ie me puis venger,
D'vn

D'vn qui iamais ne s'est voulu ranger
A me seruir mon dard il sentira;
Lors par despit vne flesche tira
Contre mon corps, & toy vn doux regard,
Dont fut mon cœur blessé de part en part.
Plus que le dard ny qu'amour le subtil
Me blessa lors ton œil bel & gentil,
Par tel façon que tu es de mon cœur,
Et de mon corps Cupido le vainqueur.
Ainsi le cœur de toy enamouré
En ton esclaue & subiet demouré,
Le corps aussi par amour tout transi
Se veut soubmettre à ta douce mercy,
En te priant luy faire tant de bien
Que de l'oster de l'amoureux lien,
Où l'a bouté Amour qui le tourmente
Incessamment en douleur vehemente.
Par ton moyen tu cause le tourment,
Ie te requiers cause, le sauuement:
Tu as peu l'vn, l'autre trop mieux tu peux,
Car tu gueris & naures quand tu veux.
Le puissant Dieu te donne tes plaisirs,
Et le surplus de tous tes bons desirs.

SIX

SIXIESME LETTRE, *sur la cruauté & desloyauté de sa Dame.*



Vand ie considere ta deceuante nature, ô des femmes la plus ingrate, ie te trouue toute semblable à vn petit vent que les philosophes appellét Cecias, qui en soufflant tire (au contraire des autres) les petites nuees, toy tu souffles & fais sortir de ton corps vn vent tant delicat & gracieux, que toutes ces petites nuees humaines, c'est à dire les affections sensuelles des hommes, tu attires, comme fait la pierre d'aymant le fer: & n'est possible à celuy qui aura mis & conioinct son regard sur ta beauté qu'il ne te suiue, pour la grande douceur qui sort de toy: ne plus ne moins

moins que font les animaux la Panthere, ou les poissons le Dauphin. O quelle violente force! ô quelle proprieté non accoustumee de se trouuer entre les mortels. Certes pour telle condition ie t'estimerois tres-heureuse, si tu sçauois entretenir ceux desquels tu tires les volontez, & qui te suiuent pour ta douceur & nompareille beauté. Mais il se faut donner garde de toy: car en attirant ceux qui vont apres, tu les tourmentes, & tu es ainsi que fait vn peuple qu'on appelle Thraces, qui en fuyant occient ceux qui les chassent. O traistresse, ne te prent-il pitié de tõ semblable! comme oses-tu meurtrir vn homme, qui en t'aymant te suit, que tu fais venir à toy sous vne couleur de debõnaireté? ne crains tu Dieu? ne penses tu point qu'il y aye vn feu preparé pour punir les ingrats, les tyrans, les traistres, & personnes homicides? Cuides-tu que si la punition de ton peché ne se

ne se faict si tost apres l'offence, qu'elle pourtant demeure impunie ? Certes l'ire de Dieu est tardiue sur les pecheurs, mais sa tardiueté recompense le tourment. Il y a vne sorte de gens, desquels on se peut garder, car ils se monstrent & declairent ennemis : il en y a d'autres, desquels on ne peut euiter la meschanceté, pource qu'ils monstrent beau semblãt de l'œil, mais en fin ils piquent à la mort. Ceux icy ressemblent a la mouche qui fait le miel, qu'on frequente les lieux où elle demeure, on n'y trouuera que douceur & fleurs odoriferantes : qu'on l'approche de pres, & qu'on tasche à la prendre, elle blesse. Tu es la mouche à miel, car tu embaumes & aromatizes tous les lieux où tu es, pour la grande suauité & bonne odeur qui part de toy : mais qui taschera à te prendre, il sentira incontinent l'esguillon de ta mauuaistié, & la picqueure de ta rudesse. O femme

plus cruelle que ne fut onc Diomedes Thracien, qui donnoit ses hostes pour viãde à ses cheuaux ! O femme plus felõne que ne fut onc Phalaris, qui pour tourmenter les hommes cerchoit de iour en iour nouuelles especes de tourmẽs. Tu ne cesses de cercher nouueautés, soit de regards lascifs, soit de paroles feintes & dissimulees, pour martyrer, & donner la mort à ceux qui ne le meritent. Tu ressembles à vne sorte de poissons marins, qui depuis le nombril en haut ont nature de femme, le demourãt de poisson, & sõt appellez par les Poëtes, Sirenes: telles ont naturellemẽt accoustumé de tant biẽ & melodieusement chanter, que tous les mariniers & pilotes qui les oyent, s'endormẽt à leur chãt: endormis, sont renuersez & par elles submergéz. Les pauures pilotes de ceste mer mondaine tu endors à tes chansons, c'est à dire à tes dissimulations & maniere de faire, qui
repre

reprefentent eftre en toy quelque douceur & feur repos : mais quand tu les as endormis, foudain fe trouuent au danger de mort, pour leur eftre cruelle, leur deniant port & feureté de ta bonne grace. Ton œil reffemble celuy du coquatrix, qui au premier regard qu'il faict fur l'homme, il le tue; le tien auffi toft que fur quelqu'vn il eft mis, il l'occift, & perce de part en part, comme fait le lynx de fa veue vne bien efpaiffe muraille. Ie parle de toutes ces chofes comme experimenté : car toutes par toy m'ont efté prefentées, & d'icelles ay efté offenfé. Car premierement par ta douce haleine ou soufflement gracieux m'as attiré à toy, puis te fuiuant par grande amitié, comme inhumaine tu m'as par derriere tiré vne flefche de rigueur, dont ie fens encores la bleffeure, qui n'eft moindre que mortelle: & me confiant en ta douceur & benignité, tu m'as picqué de l'efguillon de

refus & de mespriſance, dont mon cœur a telle apoſtume, qu'à peine ſe pourra guerir ſans grande effuſion de reproches. Lors que tu as cogneu que mon bien, que ma vie & toute ma puiſſance eſtoyent ſous tő empire & auctorité, pour me tourmenter as cherché nouuelles inionctions, plus beſtiales que humaines. Ie me ſuis amuſé & endormy en ton chant deceuant; parquoy maintenant ie trouue le peril que ie ne puis euiter ſans mort: il faut que pour vengeance ie te reproche ce que faiſoit Medée à Iaſon.

Mers & rochers ont faict ta geniture,
Car ainſi dure & fauſſe eſt ta nature.

O ingrat ſexe & genre ſans aucune bonne conſideration! vous autres eſtes tant imbecilles, ou pluſtoſt vilaines, que ceux qui vous ayment le plus, ſont ceux-là que plus vous tourmentez, & ceux qui ſe mocquent de vous vous aymez comme vous meſmes. Eſtes vous pas

pas bien folles & insensées, chasser & fuir l'amy loyal, receuoir & suyure le faux & desloyal? qui sous ombre d'amitié pretend vous priuer de la chose qui plus chere vous doit estre, c'est d'honneur; apres lequel perdu vous demeurez souillées & ordes, comme la sentine ou le goust d'vne nef où toutes ordures s'amassent. Ie croy que Dieu & nature permettent que soyez taschees de ceste vilenie, afin que vostre superbe elation ne monte trop haut, & que ne faciez comparaison de vos personnes aux dieux celestes, qui à vostre confusion vous donnent ceste volonté meschante & ingrate. Ie prie à Dieu qu'il prenne telle vengeance de vous toutes, comme vous le meritez: & à toy à qui i'escris, donne telle punition, que tu puisses aymer vn homme contre mesure, qui ne face non plus conte de toy, que faict vn Elephant d'vne mouche: afin que tu sentes

quelle peine c'eſt d'aymer & n'eſtre point aymé : quel tourment c'eſt de chercher inceſſamment, & de ne point iamais trouuer le bien qui ſeul peut maintenir la vie en ioye, plaiſir & contentement. C'eſt tout le mal que ie te deſire en recompenſe de ceux que tu me fais,& que de iour en iour tu taſches à me faire.

LA SEPTIESME LETTRE, *par laquelle ayant declaré ſa treſgrande affection, & le deuoir où il s'offriroit pour ſa Dame,concluد qu'il doit eſtre receu.*



Ame d'honneur par moy tant eſtimée,
Salut t'eſcrit ma main bien peu famée,
Salut t'enuoye, & ne peut le trouuer,
Fors que par toy le puiſſe recouurer.
Me faut-il dire & declarer par maiſtre,

Le

Le grand trauail qu'en moy on peut cognoi-
stre?
Il m'est aduis qu'il n'en est point besoin:
Car ma douleur se peut voir d'assez loing.
Certes le feu qui en moy brusle & ard,
Assez se monstre & assez se depart.
O que ce feu mon corps estincellant
Ne fust si fort à mon cœur violant!
Et que l'ardeur que i'endure en mon sein,
Totallement ie visse en moy estaint!
Ou qu'il te prinst de ma peine pitié,
Satisfaisant à la grande amitié
Que ie te porte & que veux te porter.
Las! on ne peut vn si grand feu oster,
Bien aisément tel mal ne peut s'estaindre,
Encores moins dissimuler & feindre.
S'il te plaist donc escouter & entendre
L'intention qui m'a faict entreprendre
De te mander par lettre entierement
Tout mon vouloir & tout mon pensement:
Ie te diray, c'est que i'ard & consomme
Par feu d'amours, qui tout mon cœur assomme:
En ce disant tu peux cognoistre & voir.

Si ie mens point, i'en croiray ton sçauoir:
Femme d'esprit en qui tel sens repose
Facilement iuger de telle chose:
Tu l'as bien peu entendre cy deuant
A mes façons & gestes: car souuent
M'as veu changer de chemin & de place
Pour aller voir & contempler ta face.
Tu m'as peu voir souuent en une Eglise
A deux genoux prier Dieu par feintise,
Messes ouyr, mains ioinctes, nue teste,
Aux iours ouuriers aussi aux iours de feste,
Non pas du tout pour luy faire oraisons,
Mais seulement pour mieux voir tes façons.
Par deuant toy tu m'as veu promener,
Comme il plaisoit à Amour me mener,
Maintenant là, & maintenant icy,
Maintenant gay, & maintenant transi.
Ores mes pas auancer, maintenant
Les retarder, comme estoit cheminant
Ton petit pied, dont ie suyuois la trasse,
Ainsi que fait le limier qui cerf chasse.
S'il aduenoit (ô Dame qui tant vaux
Que deuers moy entre tous ces trauaux)

Tirer

Tirer voulusse un regard de tes yeux,
O quel plaisir! ce m'estoit semidieux.
I'estois plus aise & trop plus contenté
Que si Crœsus ou Midas i'eusse esté,
Qui eurent tant de biens & de richesse.
Quoy d'auantage? ô celeste Deesse,
Ie prise plus de ton œil vn regard
Que ie ne fais (ainsi le ciel me gard)
Tout le bon-heur & les biens de ce monde:
Ie prise plus ta face, nette & monde,
Que ie ne fais tous les thresors terrestres.
Ie prise plus tes manieres celestes.
Que ie ne fais le Nectar precieux,
Le boire doux, duquel on vse ez cieux:
I'ayme trop plus ta bonne grace voir,
Que ie ne fais en ma puissance auoir
Ce qu'on pourroit par souhait acquerir.
Que veux-ie donc ma Dame requerir
Pour de ce monde estre le plus heureux?
Ie ne veux rien que ton cœur amoureux,
Ie ne veux rien que ta bonne amitié:
Lors ie seray plus content la moitié
Que si i'estois és beaux champs Elisees.

Où des heureux les ames ſont poſées.
Or pleuſt à Dieu que d'vne grand affaire,
Où il falluſt mainte proüeſſe faire,
Tu fuſſes ſeule au plus vaillant le pris,
Et que celuy qui auroit mieux appris
A bien combatre, & qui ne fuiroit mie,
Te deuſt auoir pour maiſtreſſe & amie:
Ou que ton cœur tant gentil fuſt donné
Au mieux courant, ainſi que Hippomené
Euſt celuy là d'Atlanta ſa maiſtreſſe,
Ie t'aduertis que iamais n'aurois ceſſe
Ou par combatre, ou bien en autre guiſe
Que ie ne t'euſſe entierement conquiſe:
Et m'eſt aduis que pour toy (Dame tendre)
Me feroit peu de tels faicts entreprendre.
Tu cognoiſtrois alors & ſans rigueur
*Que tu ferois tout le bien de bon cœur,
Et que pour toy ie ferois d'aduantage
Qu'homme ne fit que fut de mon meſme aage,
Pour acquerir l'amitié d'vne femme,
Quoy qu'il l'aimaſt & cheriſt ſans diffame.
Las ce trauail tant gracieux pour toy

Autres

Autres ny moy nous n'aurons sur ma foy:
Car de ce bien nul n'en peut ordonner
Sinon que toy qui le peux tout donner
A celuy là qui te plaira le mieux.
Le bien courir, le bien faire en tous lieux,
L'honnesteté, l'estime, & bien sçauoir,
Qu'homme viuant en soy pourroit auoir,
Ne sçauroit pas luy donner la possesse
D'vn tel thresor & heureuse richesse,
Qu'on peut cognoistre en ton corps tant plaisant,
S'il ne te plaist luy en faire present.
Ne reste plus doncques, fors seulement
Te requerir & prier humblement
Et sans refus, ô belle qu'il te plaise
Qu'à tout le moins quelque iour ie te baise,
Si ie ne puis le surplus acquerir,
Qui me pourroit faire viure & mourir.
O douce Dame en toy gist tant d'honneur,
Par qui seroit honnoré maint honneur,
Ie te requiers tres-humblement & prie
Que tien ie sois & que tu sois m'amie.
Ie sçay tres-bien que pas ie ne merite

Amie auoir d'vne si grande estime,
De qui vn Roy se tiendroit trop content.
Dame mercy, las! si ne vaux pas tant,
Ne me sois point pourtant dure & rebource:
Mais donne moy ainsi que tu es douce
Tant soit petit de ta grace gentille,
Lors ie seray plus heureux des fois mille,
Et plus content que ne fut onc d'Heleine
Le beau Paris de la ville Troyenne.
Mais quoy, Paris ouy trop plus que Numa
D'Aegeria la Nymphe qu'il ayma.
Qu'en diras tu ma Dame belle & gente,
Cuides tu point qu'en cest endroit ie mente?
N'estime pas que mensonge ie die,
Ie t'ayme plus que ie ne fais ma vie,
Et si i'auois cent vies, toutes cent
Perdre les veux, si ton cueur y consent.
Puis donc que tant ie prise ta personne,
Me seras-tu si cruelle & felonne
Que desdaigner l'amour que ie te porte:
Me seras tu ores de telle sorte
Que ie ne puisse auoir tout à loisir
De ton beau corps seulement vn plaisir.

Si tu me tiens rigueur si fort seuere,
Et que mon mal tousiours me perseuere.
Sois asseurée, & ainsi aduiendra,
Que briefuement mourir me conuiendra,
Veu les ennuis, les tourmens & douleurs
Qu'amour me faict pour tes grandes valeurs,
Amour me tue & Amour me deffaict,
Si ta mercy bien tost ne me refaict.
Aduise donc & choisis l'vn des deux,
Ou si cruelle, ou douce estre tu veux:
L'vn conuient plus à ta grande beauté:
Pour les Lyons laisse la cruauté:
Laisse impitié aux bestes dangereuses,
Elle ne sied à Dames gratieuses:
Mais prens douceur, qui t'est plus conuenable,
Que deux treteaux ne sont à vne table:
Puis quand auras douceur mise en ton cœur,
Voy mon trauail, regarde mon labeur,
Et s'il te plaist donne moy le loisir
D'auecque toy prendre vn iour mon plaisir.

LA HVICTIESME LETTRE, en maniere de complainte d'vn amoureux fasché contre sa Dame.

QVe l'homme est fol qui se fie en chose tant mobile comme est la femme ! pource que quand il cuide estre bien asseuré, & tenir comme sien ce maudit sexe, c'est alors que moins il en est certain, & moins le tient à son commandement, tant est superbe, felon, & sans raison. Quelle chose y a-il au monde plus ingrate que la femme ? seruez-lâ, prisez-là, honnorez là, suyuez là, aymez là: certes pour toutes les peines, fascheries, ennuis, molesties & trauaux que pour elle voudrez souffrir & endurer, autre satisfaction & recompense n'en emporterez, sinon desdain, haine, mal-talent, mauuaise chere, regards de

de trauers, grosses parolles & mille telles vsances, dont sont coustumieres les femmes de molester & trauailler les pauures & miserables hommes, qui à les seruir veulent exposer temps, bien & sçauoir : que pleust à Dieu que ce genre ambitieux & outrecuidé fust aboly du monde, ou que les hommes eussent la proprieté & nature du serpent, qui pour n'ouyr l'enchantement & seduction de l'enchanteur, bouche & estouppe de terre vne de ses oreilles, & l'autre du bout de sa queuë : affin de n'estre abusé de tant de faux propos & mensongeres parolles, dont de tout temps ont accoustumé vser ces deceuantes Sirenes, pour deceuoir, tromper & tirer en leurs perils & dangers ce tant credule entendement des hommes, lequel encores qu'il en soit mis en ruine, & presque tout annichilé, si est-ce qu'il ne veut delaisser l'entreprise de leur fatigue & mal-heureuse

subiection. Et semble proprement qu'il vueille volontairemét chercher & suyure le moyen de sa mort : ainsi que fist au temps passé Marcus Curtius Romain, qui pour la liberté de sa ville ne differa de se precipiter en vn grand abisme d'aduenture suruenu au milieu du Palais de la ville. O combien maintenant y a au monde de Curtiens d'amour, qui pour la liberté de leur peu constante sensualité se veulent ietter au profond abisme d'abus feminin, sans auoir esgard ny à Dieu ny à son Paradis, ny à l'enfer où ils vont faire leur eternelle sepulture. O crocodiles deceuans, qui par vostre faux donner à entendre, attirez les hommes sous vos dangers, puis vous les deuorez membre apres autre comme il vous plaist, & puis dessus la teste plorez : dissimulans vostre cruauté, meschante & frauduleuse deception. Vous semblez les pescheurs, qui pour deceuoir les poissons,

vsent de sauoureux appas, dessous lequel repose l'aim picquant. Vous faictes ainsi : car pour prendre les hommes vous vsez d'vn appas fait & composé d'vn tas de lascifs regards, auecques mille faux semblans, douces parolles, & simples façons, dont vous couurez l'aim picquant de vostre fauseté & tromperie, qui se sent tres-bien, & blesse iusques au mourir la personne, qui (sans y penser mal) s'est presentée à le transgloutir, pour sustanter la faim de la fragilité. Vous tendez vos gluons couuerts d'vn tas de fards, dont vous aydez l'augmentation de vostre beauté : & soubs la fueillée de simplesse & gratieuseté, vsez de la peau de beau semblant, dont vous appellez les mauuais, les estourneaux, les pigeons, & les cocus, desquels vous faictes si grand amas qu'il n'est possible les nombrer : & la plusparţ tuez sous esperance de viure & passer le temps

temps sur l'arbre de vostre ieunesse; enuironné & couuert (comme i'ay dit) des gluons de vostre dissimulation, ou beauté naturelle, ressemblante plus qu'autre chose aux tableaux iadis faits par Alcibiades, qui dehors estoyent tres-beaux, excellents & riches, dedans il n'y auoit qu'ordure, vilenie & infamie. Vos visages sont angeliques, vos cœurs sont des diables: vos yeux sont mirouërs, mais vos pensées sont tenebres & obscuritez, où tout le monde s'esgare & se perd. O cruelles bestes, ne cessera iamais vostre empire, ne prendra iamais fin vostre orgueil, ne mourra iamais vostre outrecuidance? Ne seront iamais vengez de vous les hommes, lesquels sans raison vous auez perdus, laissés impotents, rendus fugitifs, faicts esclaues, mis à la mort & damnation? Ie prie à Dieu que vous toutes sentiez vn iour la grandeur de vos crimes, la superstition de vos outrages, & la tribu

tribulation de vos dangers : à celle fin que vous puissiez cognoistre quelle peine & misere ont ceux que sans cesse vous tenez soubs vostre inique seruitude, & diabolique iurisdiction : laquelle Dieu perde, le temps abolisse, le ciel confonde, & la terre engloutisse, sans pitié ou aucune compassion de vos corps dissolus, & membres plus inconstans que n'est la plume en l'air, par tous les vents d'Eolus, icy & là soufflée.

Douzain, sur la beauté de sa dame.

Amour auoit d'vne flesche amoureuse
Rendu Venus sa mere langoureuse,
Dequoy fasché Vulcanus le veut battre:
Amour s'enfuit voir vna maistresse heureuse
Pour sa beauté & grace merueilleuse,
Dont elle peut mille femmes combatre.
Vers elle vient, & sans rien en debatre,
En son visage il se cache, attendant
Que saine soit sa mere, cependant
Il tire dards sans cesser, dont il blesse

Tous ceux qui vont la face regardant
Et le maintien de ma gente maistresse.

LA NEVFIESME LETTRE, par laquelle l'amant souhaitte entrer en la bonne grace de sa Dame.

Par maintesfois mon escrit est venu
Deuant ton œil, & as par luy cognen
De ma douleur partie & portiõ,
Et ie n'entens de ton intention,
Si tu requiers que ie viue ou ie meure:
Ie te requiers ne fais plus de demeure
De m'en mander ou le long ou le bref.
Car sur ma foy mon tourment est si grief,
Si excessif, & si fort hippocronde
Qu'il me faudra bien tost laisser le monde,
S'il ne te plaist m'estre consolatiue
Ou par parole ou par lettre missiue.

Ne fais refus d'vn brin de ta pitié
Au langoureux, langoureux d'amitié,
Lequel se meurt, si tu n'y remedie.
Dame sans per que veux-tu que ie die,
Ie te promets que si tu veux attendre
Encor deux iours, que tu me verras rendre,
A tout le moins tu orras affermer
Qu'auray rendu l'esprit par trop t'aymer.
Quand seray mort quel gain auras-tu fait?
Madame, point: ie sonstiens en effect
Que de ma mort te viendra grand dōmage:
Sçais tu comment tu perdras vn hommage
D'vn gentil-homme (vn chacun le tient tel)
Qui t'ayme plus qu'aucun homme mortel,
Et qui pour toy veut auant entreprendre,
De grãds trauaux, qu'on vit Hercules prēdre
Le temps passé de peine & de tourment
Pour satisfaire au dur commandement
De ta maistresse. Est-ce petite somme?
Certes nenny: tu ne trouueras homme
Qui pour t'aymer à tels [illegible]
Combien que soit ta beauté n[illegible]
Veux tu bouter doncques à noncha[illegible]

Et mespriser amy de tel vouloir?
Veux tu laisser ainsi triste mourir
Vn tel amy, sans point le secourir?
Dame mercy, ne permets telle offence
Par ton maintien & belle contenance,
Par ta douceur, riant œil & beauté,
Ie te promets que si tu as enuie
De prolonger ma miserable vie
Pour ta pitié & que tu la retienne,
Pour te seruir, que tousiours sera tienne.
Et en pourras faire ne plus ne moins
Que de leurs serfs font les Turcs inhumains:
Tu luy pourras telle douceur eslire
Qu'il te plaira, tu le pourras occire
Quand tu voudras: bref tu en pourras faire
Ta volonté, sans en rien te mesfaire:
Et à cela ie m'oblige à iamais,
Tesmoing le ciel à qui ie me soubmets,
Et luy requiers me nier Paradis,
Si à tes dits iamais ie contredits.
Ie prie à [illegible] que ce bien il me face
Qu[illegible] vn iour sa bonne grace.

L'A

LA DIXIESME LETTRE, *où faisant comparaison de ce corps à vne petite barque agitée de tempeste, il deplore sa calamité.*



DOnt procede ce vent ? don vient ceste nuée, qui cause cest orage ? ma petite barque par ceste tempeste est submergée, le mats rompu, le gouuernail foudroyé, le cordage abbatu, la barque en pieces. Que reste-il ? la misericorde de Neptunus, la compassion de Thetis, & la pitié de l'impetueux Eolus. Auec ces choses la mer irritée s'appaisera, le tourment cessera, la barque sera seure, & pourra facilement inuestir le port de salut. Madame, ce vent est le courroux ou haine qu'as contre

moy conceuë, par laquelle s'est engendré vne nuée de tristesse, melancholie, & desplaisir, qui cause vn orage de desespoir, dont ma barque, c'est à dire, mon corps, est obrué & presque mis à fond de toute calamité & misere, par la tempeste de moleste, qui tourmente mon esprit. Le mats de la barque, c'est l'espoir rompu de ton refus. Le gouuernail, l'entendement foudroyé par tes dures parolles, plus mortelles que la foudre. Le cordage, ce sont les veines, les nerfs & les os qui sont abbatus, & sans aucune force, par la rudesse que tù me tiens. Par ainsi mon corps demeure en pieces, c'est à dire, que mes affections sont diuerses, en telle acerbité, & mises en diuers lieux, lesquelles ne se peuuent rassembler sans misericorde de Neptune, c'est d'Amour, sans la compassion de Thetis, c'est de toy, ma dame : & la pitié d'Eolus, c'est ta volonté, qui produit le

tourbillon dont ie fais naufrage. Sans tout[illegible] ie suis seur de venir au [illegible] de salut, au haure desiré à la iouyssance & fruition, de ta celeste personne : pour paruenir à laquelle i'ay mis ma nef sur la mer impetueuse de trauail, où i'ay trouué toutes choses contrariantes à seure nauigation. O mal-heur inesperé! ô fortune contraire à tous loyaux amans, qu'ay-ie meffait aux astres ? quel Dieu ay-ie offensé ? quel crime ay-ie commis, qui soit cause de mon naufrage ? Las ma dame! par toy me vient ceste mauuaise influence, mais la constellation le faict (qui est malheureuse) sous laquelle i'ay prins ma naissance. La planete qui regnoit au temps que ie sortis hors de la prison maternelle, me cause malheurté en amours, & veut que i'ayme, & que de toy ie ne sois aymé, pour terminer & finer ma vie, qui sans toy pourroit estre sans fin. Toutes choses sont creées pour nuire aux vns &

faire plaisir aux autres: Ie croy que tu es née pour me molester & faire mourir, comme est le chat au preiudice de la souris, qui pour mieux la surprendre contrefaict le dormeur, & elle ne se doutant de la malice de son naturel ennemy, s'approchant pres, paraduenture pour cuider amasser quelque petite miette de pain qui est parmy la place, ne se donne garde qu'elle sent en sa chair les ongles aigus & les dents trenchantes de son traistre persecuteur. Tu, à mon dommage & perdition, as contrefaict l'endormie, c'est à dire la non vigilante à me deceuoir & tromper : mais tu m'as surprins entre les ongles de ta rudesse, & me meurtris de tes dents de ruffus, me confiant à ta simplesse, qui n'est que trahison dissimulée, couuerte d'vn peu de douceur. O ingrate! ha i'ay tort de t'attribuer l'offence que contre moy tu commets pour m'estre rude : car à nature ie

m'en

m'en doy prendre, & contre elle inuectiuer, qui t'a telle formée, pour me donner peine & tourment. C'est elle, sans faute, qui pour moy seul t'a produite impitoyable : car aux autres tu es benigne, à moy seul rude : aux autres tu es douce, à moy seul amere : aux autres tu es bonne, à moy seul mauuaise : aux autres pitoyable, à moy seul cruelle. O temps trop mal-heureux pour moy, auquel tu fus née ! O pere trop inhumain pour moy, qui pour me tuer engendras tel arbre ! O mere felonne qui pour me donner fin portas & mis au monde tel fruict ! O nature trop desraisonnable & mauuaise d'auoir formé vne creature tant belle, sans mercy ! au moins si quelque peu en elle eusses mis de pitié, peut-estre que si longuement ne fusse langoureux, & que mes iours & mes ans eussent esté prolongez iusques à l'extreme vieillesse. Que dis-ie, las ? elle est assez & trop plus piteuse qu'elle

ne doit : mais c'est enuers ceux qui tant comme moy ne l'ayment, qui tant comme moy ne la prisent, qui tant comme moy ne l'honnorent & seruent. Helas madame ! au moins prens horreur de mon mal : & si par pitié ne te plaist me secourir, à tout le moins, que par abomination de ma douleur ie sois aydé. Souuent au pauure mendiant affligé de quelque mal ne se donne secours ou aumosne par misericorde, par l'horreur qu'on a de sa misere & tribulation.

Allez rondeau, faictes vostre message,
Et dictes bien à madame parfaicte
Qu'il n'en fust onc de corps & de visage
En tout le monde vne qui fust mieux faicte.

Rondeau au propos de la lettre precedente.

DE mes trauaux t'aduertir par escrire
Ie suis contrainct, pourtant que te les dire

Ie ne pourrois de langue, sans grand crainte:
Car ta maison est de toutes parts ceinte
D'Argus voyans, dont souuent ie souspire.
Par ta beauté i'endure grief martyre,
Pour ta douceur i'ay mal de tous le pire,
Qui est pourquoy ie te fais ma complainte
De mes trauaux.
Ta bonne grace incessamment me tire
A te prier, desespoir me retire
D'outant refus: car si tu n'es attainte
Par ta bonté de m'aymer, douleur mainte
I'endureray, auec angoisseuse ire
De mes trauaux.

L'ONZIESME LETTRE d'vn Gentil-homme à vne Damoiselle, la suppliant n'imputer à mespris, s'il ne l'a cherie comme elle meritoit.

L'Homme souuent ne cognoist point sa perte,
Iusques à tant qu'elle luy est aperte,

Mais

Mais quand il voit qu'il est du bien banny
Qu'il prisoit peu estant de luy garny,
C'est lors que plus il le veut & desire,
Et de tant plus son pensement y tire
Qu'il en est loing, & qu'il peut moins l'auoir
A sa commande & vnique pouuoir.
Non sans raison ce propos ie te dresse,
O de mon cœur la feale maistresse,
Car maintenant qu'es hors de ma commande,
Incessamment ie te quiers & demande,
Et ne te puis auoir par demander,
Ny par escrit, en lettre te mander.
C'est maintenant que ie desire & veux,
Et toutesfois auoir ie ne te peux,
C'est maintenant que ie vais regretant
La grand beauté dont ton beau corps a tant,
C'est maintenant que ie prise ta face
Qui la beauté de toute femme efface,
C'est maintenant que ie cognois tres-bien
Plus que iamais, ton sçauoir, ton maintien,
Maintien pour vray, & grace tant exquise
Qu'elle merite estre d'vn Roy requise.

Mais

Mais quoy, d'vn Roy? certes d'vn Iupiter.
C'est maintenant que me veux despiter
Encontre Amour, qui me bande les yeux
En ce temps la que pouuois pour mon mieux
Auoir plaisir de ta gente personne,
Mes yeux banda de rudesse felonne,
D'ingratitude, & de mescognoissance,
A celle fin que n'eusse cognoissance
De tes vertus, & non pas les cognoistre,
Ie ne te peusse humble seruiteur estre:
Il voyoit bien & tres-bien cognoissoit
Ce felon Dieu qui toutes gens deçoit,
Que si i'eusse eu entiere certitude
De tes valeurs, que toute mon estude
Eusse appliquée à t'acquerir pour dame,
Et te seruir de cœur, de corps & d'ame.
Ce fut pourquoy ses yeux il desbanda
Pour en bander les deux miens qu'il banda
Par tel façon, qu'ils ont esté bouchez
Iusques icy. Or ils sont desbouchez,
Et voyant bien qu'amour me fit outrage
De me cacher ta face & ton corsage,
Qu'vn Appelles de ses gentils pinceaux

Ne

Ne seroit mieux pour les faire plus beaux:
Ie cognois bien sa dure cruauté,
Quand me souuient de ta grand priuauté
Que me portois auecques l'amitié
Qui n'estoit moindre: & non ayant pitié
De tes labeurs, de ta peine & trauaux,
Ne voulut onc, que ie visse tes maux
Pour t'alleger d'iceux, & secourir
Pour bien t'aymer & sur toutes cherir.
Or maintenant la saison est venuë,
Que mon mal-faict & faute m'est cognue,
Ores i'entends combien t'ay offensée
De ne t'auoir iamais recompensee
Du bon vouloir que sans aucun merite,
Tu m'as porté. Offense non petite
Ie feis vers toy, ains terriblement grande.
Mais à mal fait il ne gist fors qu'amende.
Ie suis tout prest, & le veux amander.
Ce temps pendant prendras ceste asseurance
Que i'employeray à iamais ma puissance
Pour accomplir ce que desireras,
Et tout cela que tu commanderas,
A moy qui suis & qui veux estre tien.

Ie te

Ie te requiers me faire tant de bien
Que tu mesfaict (si mesfaict se doit dire)
Dont t'esmouuoir i'ay peu ton cœur a ire
Pour quelquefois t'auoir desobey,
Tu me pardonnes, & que me sois amie
Icy apres, ainsi que de ma part
Estre ie veux ton amy sans depart.
Si tu le fais ie t'aymeray sans cesse,
Et seruiray ainsi que ma maistresse,
Si ne le fais encor te seruiray,
Et te seruant sans fin ie t'aymeray.

Dieu & non plus.

LA DOVZIESME EPIstre, où il descrit le singulier plaisir qu'il prend au seruice de sa Dame.

A la plus belle creature
Que composa iamais nature.

L'Image par vn artifice magnifique & sumptueux, tire les yeux humains

mais à sa contemplation, & incite les regardans à magnifier l'ouurier qui l'a si parfaictement peint, puis pour son excellente beauté emporte loüange inestimable. Ne plus ne moins (ô celeste Deesse) l'image de ta personne, sans comparaison, plus enrichy de speciosité qu'aucune peinture artificielle par les hommes construitte, plus gentil non seulement que les effigies faictes par main mortelle, mais aussi plus accomply en toutes choses qui meritent grand loz qu'aucun corps naturellement produit pour viure soubz le manteau de fragile humanité: Ces iours passez par vne ne sçay quelle tressubtile & plus que celeste grace tous mes regards, ainsi que le fer l'aymant, tira vers luy, pour seiourner toutes mes formes à la contemplation de ton inestimable beauté. En contemplant laquelle combien peut l'ouurier qui telle te fist, ie peux auec grande admiration

tion confiderer d'auoir mis en noftre humanité femme de fi haut pris, pour enrichir noftre prefent element de ta fouueraine & pretieufe forme? où fi longuemēt i'arreftay ma veüe, que par les incites de ton œil treffubtil & penetrant tous fes fubiets iufques és profonditez (comme le Linx) mon cœur, auant que le voir franc & exempt de toute prifon, fut tres-fubtilement defrobé de mó corps, & mis auec le tien, pour demeurer ton ferf perpetuellement, non toutesfois fans mon confentement: car apres auoir cognoiffance de vifage tant beau, de grace tant bonne, de maintien tant hōnefte, d'humilité tant douce, & de perfection tant parfaite, pour ma meilleure liberté ie ne veux que ta prifon, pour mes plaifirs ton tourment, pour ma frāchife ta feruitude, & ayme plus la mort en ta fubiection, que la vie en ma liberté, pource que là tout m'eft bien, tout en-

Certes rien n'est au monde plus heureux
Que l'vn de l'autre estre ainsi amoureux:
Que toute chose en soit bonne & mauuaise
Est prise en gré, & n'est rien qui desplaise:
Celuy qui ayme de bon cœur loyaument,
Celle qui ayme aussi parfaictement
Sont si cõioints d'vne amour bonne & forte
Que l'vn & l'autre en douleur se conforte,
Si que le mal de l'vn est celuy mesmes
De l'autre, ainsi vn mal en fait deux blemes,
Vn bien aussi en fait deux trescontents,
Puis ioyeux, puis tristes selon le temps:
Mesmes combien que le mal soit amer
Par les aymans qui se veulent aymer
Est trouué doux: & ainsi en tous cas
Tristesse est triste, & esbats sont esbats.
Le bien est bien, le mal est aussi bien.
Ainsi iamais il ne leur aduient rien
Qui ne soit bon, delectable & plaisant.
Or maintenant toy qui vas aduisant
Ce mien escrit, ma Dame gracieuse
Ie ne requiers n'estre plus desdaigneuse
Enuers Amour qui cy & là commande.

Car

Car par desdain ie crains qu'il ne desbãde.
L'vn de ses dards mauuais & detestables,
Dõt maintes gẽs sont ia morts reprochables,
Et que ton corps tant gracieux & gent
N'en soit d'honneur & de los indigent
Qui n'aduiendra ma maistresse tant belle,
Si tu te veux declairer son ancelle
Obeyssant à ses commandemens,
Et me tenir sur tous autres amans
Ton seruiteur: sauuee ainsi seras
Des dards felons, & d'eux ne sentiras
Aucun tourment: ains ton cœur gratieux
Sera frappé du beau dard precieux,
Qui fait chacun viure dessous les las
Du bon Amour reciproque en soulas.

LA QVINZIESME LETTRE responsiue de la Dame à la precedente de l'amant.

APpeller vn corbeau noir, vn cygne blanc, me semble n'estre iniure ne au cygne ne au corbeau: car ils le sont naturellement:

mon ennuy soit à mon plaisir, tout me sera contentement, mais que le seruice de moy luy soit aggreable. Ie te supplie donc tres-humblement, ô des belles la plus belle, des bonnes la meilleure, des honnestes la plus honneste, puis que ta gentillesse, ta gracieuseté & affableté tant humaine m'ont faict ton prisonnier & ton esclaue, que tu te vueilles seruir de moy comme de celuy qui ne veut viure ou mourir par autre main que par la tienne, & qui n'a autre desir que demeurer tié sans fin, & perpetuellement, estre sous le ioug de tes commandemens, pour les accomplir selon que Dieu & nature me donneront de force & de puissance. Ie leur fais humble requeste, qu'elle puisse suffire à l'execution d'iceux, & à toy donner la vie eternelle, apres que ta beauté aura fleury en ce monde autant d'ans qu'en vesquit la Sibylle Cumee.

Epigramme à sa Dame pour estre receu en sa bonne grace.

Les biẽs de vous, ma chere & belle Dame,
Ont obligé mon corps, aussi mon ame
A demeurer sans fin vostre seruant,
Et toutesfois qu'ils viennent au deuant,
De mes esprits s'endure vne douleur
Grande si fort, que puissance & valeur
Partent de moy, pourquoy c'est? entendez:
Les doux regards que des yeux vous rẽdez,
La grand beauté que vostre face honnore,
L'honnesteté qui vostre corps decore,
Et les vertus qui de vostre cœur partent,
Ceste douleur extreme me departent.
Car attendu telles perfections,
Je n'ay espoir par nulles actions
D'auoir iamais le pouuoir d'acquerir
Vostre amitié: mais plustost le mourir,
Que ie sens bien pour cela m'estre infus.
Et toutesfois n'en veux faire refus,
Ains sans cesser tant qu'auray bien de vie
Estre tout vostre auecque bonne enuie

ce que par longue doctrine & experience m'est cogneu de nulle efficace, Qui seroit la personne tāt folle & bestiale qui voudroit dire ou cuide qu'vne nature nuisante fust Dieu, veu qu'en quelque place que soit Dieu, il est clement, misericordieux, sans tourment & iuste? Encores si amour estoit Dieu, il n'auroit que faire d'arc ny flec hes : car sans aucun trait se rendroit à son vouloir toute humanité obeyssante. O fol erreur! O vanité humaine trop desmesuree! O folie digne de reprehension cruelle de faire amour vn Dieu, qui n'est rien qu'ordure & vanité de parolles: prophaner & rēdre infect le throsne celeste immaculé de chose si vile, si miserable & puante. O Dieu souuerain que ne confonds tu telle incredulité auec les propugnateurs & defenseurs d'icelle? Certes ta bonté ineffable & ta clemence indicible, pitié increable, iusques icy ont retardé la iuste punition d'iceux.

d'iceux. Mais ie ne fais doute que par cruelle peine tu ne recompenses la tardité differee du punissable supplice & offence trop grande. Maintenant, ô homme trop abusé, homme mal cognoissant la celeste diuinité, mal sentant d'icelle, cherche autre personne à qui tu persuades & faces à accroire ton erreur & folie, à qui tu donnes crainte d'amour & de son traict : car quant à moy ie suis toute resolue en la foiblesse & impossibilité. Ie ne crains ny luy ny ses dards, ny son feu, ny sa puissance, non plus qu'vne pomme pourrie. Tu crains que par ne me rendre seuile à ses loix (au moins s'il a loix) ie face perdition de mon honneur, & que i'acquiere vilennie perpetuelle. O quelle couuerture! O quelle tromperie & fallace, sous espece d'vn bien & d'vne dilection cuider appauurir, emprisonner & occire vne simple femme qui iamais ne te meffit! Vien

fut viande delicate & moyen de grande mocquerie à son seducteur. Ne cuide pas (ô deceptiue personne) autrement me faire entendre tes parolles flateuses, fors qu'elles me sont dictes ou pour me deceuoir, ou pour se mocquer de moy, soit le premier, soit le second, tu ne peux eschapper vitupere ny reprehension. Si pour me deceuoir, quel honneur & louange te peut estre de vouloir tromper vne femme ieune, & non encores experimentée par grãd aage aux captions & deceptions humaines? Si pour se mocquer de moy, encores moindre louãge te sera, pource que ie ne te fis iamais chose pourquoy tu le deusses faire, & ne voudrois t'en donner occasion, ny à homme viuant. Combien que ie ne soye tant parfaite que quelque chose, ouy beaucoup de choses en moy ne se puissent trouuer dont ie meritasse estre mocquee, ainsi que femme de mauuaise

grace:

grace : toutesfois doiuent estre excusees par les hommes de sain iugement: comme tu dois estre pour le meur aage que tu portes, & pour la grande experience que tu as, tant par science naturelle qu'acquise, mesmement que nul n'est tant parfaict qu'il ny ait de faute. Si tu consideres cecy, tu ne prendras occasion de te mocquer de moy, encores que tu ayes le moyen de le faire: & apres auoir cogneu ma volonté, qui est de ne consentir à tes mensonges, te deporteras de ne m'attribuer chose par tromperie qui ne soit en moy, & aussi d'eslire autre prison que la mienne. Car quant à moy i'ay assez affaire à me garder sans prendre charge d'autruy: & refuse du tout ton seruice, pource que ie me sens indigne de l'accepter, & aussi que tels seruiteurs ne me sõt propres. Ie ne veux pourtant demeurer ingrate enuers toy de tant de plaisirs que tu me presentes, que ie ne t'en rende

le seul moyen de ma mort) tu mespri-
ses comme mensonges mes parolles
plus veritables que la verité mesmes:
ne sçay pourquoy, sinon que ce fust
quelque Dieu, qui pour me donner lã-
guissement me causa telle mal-heur-
té, ou bien la mesprisance que tu ferois
de moy: car le plus souuent de person-
ne inestimee n'est creuë la verité, en-
cores qu'elle fust toute claire & mani-
feste. Car le cours de ce tẽps, c'est l'in-
felicité de nostre aage, ou plustost la
cruelle vengeance que de nous veulẽt
prendre les dieux, lesquels lors qu'ils
nous veulent plus griefuement punir,
nous ostẽt plus entieremẽt la cognois-
sance de verité, rendans nos cœurs in-
credules & presomptueux à leurs ad-
monitions, lesquelles par presages, si-
gnes merueilleux ou personnes simples
& de basse condition nous sont en-
tierement demonstrées. Puis donc
qu'ils ostent la cognoissance de verité
aux

aux hõmes pour les punir, garde qu'ils ne te despoüillét de ne me croire, pour te rendre miserable, prendre iuste punition de ton outrecuidance. Cuides tu donc qu'aymer ne sont pas chose de Dieu? Pẽses tu qu'aymer soit chose repugnante à la nature humaine? Cõtredis tu qu'amour ne soit espece de diuinité, qui çà & là tire ses fleches de paix, d'accord & de perpetuelle dilection, qui par tout où il luy plaist allume ses flambeaux de charité & pitié & mutuelle beneficẽce. S'il est ainsi, comment oses-tu le vituperer come tu fais en l'Epistre que tu m'escris? Ne crains tu d'encourir son indignation? son martyre ne t'est il formidable? n'as tu peur de son ire merueilleuse & truculente punition? iadis d'Aiax print Iuno vengeance, en le foudroyant, pource qu'en son tẽple il auoit violee vne Nymphe sa seruante. Elle mesme priua de clarté, & fist aueugle Tiresias le vaticinateur

car tu es celle qui peut beaucoup sur ma personne, outre pas pareil pouuoir que sur la mer Neptune: mais le refus que tu fais de mon seruice, m'a rendu si mat & debile, qu'à peine puis auoir la force de soustenir la plume pour t'escrire ceste presente: laquelle ie n'eusse iamais sceu paracheuer sans le secours d'Amour, qui m'a donné ayde de sa grace à ce besoing: & te promets quand il a veu mon dueil, & qu'il a cogneu d'où prouenoit la source de mon angoisse, à peu que pour me venger il n'a prins la plus venimeuse de ses flesches pour te nauvrer mortellement. Ce qu'il eust fait sans faute, si mes prieres ne l'en eussent retardé, luy dissimulant & tournant autre part l'occasion de mon mal. Remercie Dieu d'auoir ce coup icy euité son trait venimeux, qui est plus dangereux quand par rigueur & vengeance il est tiré, que ne fut onc le sang de Nessus le Centaure, par le-
quel

quel Hercules deuint tellement enragé, qu'il se brusla luy mesme. Car toutes celles qui en sont touchées en sont mortes, sans iamais trouuer l'art, onguét ny medecine pour guerir naureure tāt pestilente & mortelle. Ie ne fais doute que tu ne fusses occise & meurtrie, si contre toy il eust ainsi qu'il auoit entreprins rigoureusement desbandé son arc: veu la tendresse de ta nature, & l'accoustumée aysance de ta personne, qui m'eust esté moyen de cruellement m'occire, si la mort par autre accident ne m'eust peu prendre, pource que ie ne veux, & ne pourrois viure apres t'auoir sceuë priuée de ce monde. En ce cas donc c'est d'auoir retardé l'indignation d'amour encontre toy conceuë, ie n'ay moins fait pour moy que pour toy, & croy parfaictement qu'il s'est appaisé plus pour mon aise que pour crainte qu'il ayt eue de ta meuprison: car encores il est courroucé

en rien. Estimes tu mon dire mensonge ? Escoute ; qui fait que les tenebres ne suffoquét & corrompent la lumiere du soleil, si ce n'est amour : Qui faict que le soleil donne sa clarté à la lune, si ce n'est amour ? Qui maintient les cieux en leur ordre institué, si ce n'est amour ? qui fait produire à la terre arbres, plantes & fruicts? Qui fait engendrer aux hômes enfans, aux bestes bestes ? aux oyseaux oyseaux, si ce n'est amour & dilection ? Vien çà ; cuides tu que sans amour rien qui soit au monde fust? Si donc amour est cause de toutes choses, il est necessaire confesser qu'amour est Dieu, & que Dieu n'est autre chose qu'vne saincte amour qui faict, qui produict, qui augmente, qui croist, qui maintient & garde chacune chose en l'estre qu'il leur a premierement dôné. Que diras tu à cecy? que respondras tu? que feras tu côtre si omnipotéte maiesté? Rié certes, sinô que tu

 diras,

diras, i'ay mal parlé, i'ay mal senty de si excellente deité, ie pleure mon offence, i'en bats ma coulpe, & demande pardõ de mon meffait & presomptiue arrogãce, & me sousmets du tout à la saincte volonté d'amour, & au decret & commandement d'iceluy. En ce disant auec pleurs, auec cõtrition, auec volonté de ne plus offenser Amour, tu seras ouye, tu seras exaucee, tu seras aymee, & gardee, cherie, & reuoquee des peines qui te sõt prochaines, si tu suis ton propos, & que tu perseueres en ton incredulité & orgueil presomptueux. En cest endroict ie feray fin à ma lettre, te suppliant Madame n'vser plus de tels propos contre l'immortelle maiesté d'Amour, pour le supplice qui t'en peut aduenir, mais addresse toutes tes paroles, tes volontez, tes plaisirs à moy seul, de qui tu ne peux estre offensée, & qui les voudra receuoir: (combien qu'ils soyent acerbes, durs, cruels, iniu-

rends toy obeissante à ses loix gratieuses, par qui toutes choses viuent, & sãs lesquelles toutes choses meurent faisant acception de ma personne, qui te seruira loyallement, & obeyra fidellement en toutes choses qu'il te plaira me commander, sans vser de refus en rien où puisse satisfaire ma fragilité & humaine puissance.

Elegie sur le mesme argument de la precedente lettre.

Ouide a dit entre beaucoup de choses
Qu'il a escrit en ses Metamorphoses,
Qu'amour auoit deux dards dont il vsoit,
L'un tres agu & doré, qui faisoit
Le bon Amour, l'autre qu'il tient en trousse
Est tout de plomb, & a la pointe mousse.
Qui fuit l'amour, le premier ceux là choque
Qui l'un à l'autre ont amour reciproque:
L'autre ceux là desquels l'un ayme fort,
Et l'autre hait. Or moy ie suis plus fort,
Et dis qu'amour a vn dard d'auantage.

Qui

Qui n'a doré de ce plomb le pennage.
Ains est vilain, puant & contrefait,
Et cestuy-cy l'amour profane fait.
Cecy te vois ma Dame racontant,
Pourtant qu'amour est de toy mal content,
Et que ie crains que par ire trop grande
L'vn des derniers bien tost vil ne desbande.
Encontre toy: de l'vn tu serois morte
Si tu aymois vne amour bonne & forte,
Et que ne fusse aucunement aymée:
Du dernier morte, aussi puis estimee
A tout iamais meschante & malheureuse,
Qui te serait mort trop plus outrageuse
Que la premiere, & mourrois doublement.
Garde toy donc ie te prie humblement
Sur tout ce fait de ce traict-cy dernier
Et du second: mais ne crains le premier.
Car c'est celuy aux gens qui plaisir liure,
Et qui de peine & de mal les deliure.
Que peut-il estre ores plus estimé
Que d'aymer bien & estre bien aymé?
Que peut-il estre ores plus delectable
Que d'vne amour reciproque & traitable?

nuy m'eſt ioye, toute peine m'eſt ſoulas, & lors que me tourmentez le plus, c'eſt quãd ie ſuis le plus en repos : ſans eſtre ton priſonnier, ſans par toy auoir douleur & ſouſtenir peine, ſans par toy mourir ie mourrois, & n'eſt rien qui me face viure en mourant que la ſomme des trauaux que tu me donnes, non pas que tu me donnes, mais que ie prens pour toy (Deeſſe plus ſuffiſante du ciel que de la terre) & que ie veux vniquement prendre, puis que ta beauté le veut, que ton œil me le commande, & que mõ cœur y conſent, & qu'Amour ainſi l'ordõne, auquel ie ne puis cõtredire que ie ne luy rende eternelle obeyſſance. O iour tres-heureux qui me mis en priſon ſi libre, en ſeruitude ſi franche, en douleur ſi ioyeuſe, en fatigue tant plaiſante! O le plus que tres-felice, où i'ay eu l'opportunité de voir beauté ſi extremement belle, de voir corps proportionné plus que ſupernaturelle

turellement de toutes bontez, de voir yeux si clairs, front tant vny, bouche si vermeille, peau si deliee, blancheur si cristalline, gorge tant polie, sein esleué par droicte mesure! ô regard tant gracieux qui tiras mon cœur, qui le prins, qui le mis en tel seruage, & qui le tiens auec la plus parfaicte creature que fist iamais & que sçauroit faire iamais nature: face de moy ce qu'il luy plaira, me face viure, me face mourir, me tienne en langueur, me donne repos, ce m'est tout vn: mais que ie puisse estre cause en quelque chose luy donner plaisir: c'est mon desir, mon souhait, ma volonté entiere, & ne veux autre chose sinon qu'elle me daigne faire tant de bien que de prendre mon corps, mon cœur, ma force, ma vie & tout ce que i'ay de sentiment, pour en vser comme il luy plaira, soit à ma perte, soit à mon gain, soit à ma peine, soit à mon repos, soit à

& ce qui par nature vient ne doit estre iniurieux à celuy qui est suiect à l'operation de nature. Ainsi si tu consideres ton naturel qui est merueilleusement prompt à deceuoir femmes, tu trouueras que de t'appeller deceueur ie ne t'ay aucunement faict iniure, puis que ta constellation t'incline à ce vice, ie te parle philosophalement. Toutesfois ie ne suis ignorãte que la sage personne n'aye domination & puissance sur les astres, & qu'elle ne puisse estraindre les naturels par penible accoustumãce ou assidue & continuelle nourriture. Du premier, fait preuue l'orateur Demosthenes, qui ne pouuant prononcer par le vice de nature ceste lettre, r, par peine accoustumée auec gitons mis en sa bouche, deuint prononceur non reprenable: du second, tous les iours deuant nos yeux gist claire & manifeste la preuue. Vn Lyon naturellement cruel par nourriture s'adoucit: & vn

cheual

cheual naturellemét indomptable, par nourriture à l'homme se rend facile & obeyssant: l'homme naturellement vilain & enclin à vice, par nourriture se faict noble & vertueux. Ie te prie par penible accoustumance, puis que par nourriture ne te peut aduenir, tu trauailles chasser de toy ceste vilaine tache de deception, en laquelle ie te voy de plus en plus cótinuer, pour me cuider faire entendre chose, qui est plus menteuse que le mentir mesmes, & plus fausse qu'icelle mesme fausseté: c'est de me dire qu'Amour est vn dieu vsant d'arc & de flesches pour naurer qui bon luy semble: & pour tesmoignage tu mets en auant mille mensonges controuuees & inuentees par les tref vains poëtes, suffisantes assez pour subuenir vne seconde Heleine, ou vne Flamette, qui furent femmes d'aisee creance & faciles à persuader. Dieu ne face que ie croye si legeremét

De vous seruir donnant obeyssance,
A tous vos dits, ensuiuant ma puissance.
Ie vous requiers, mais c'est treshumblement,
Me receuoir & æternellement
Ie vous promets sempiternel seruice,
Sans que ie face en vous bien seruant vice!

LA TREZIESME LETTRE, contenant vne responce à la precedente lettre.

APres auoir diligemment leu ta lettre, & en la balance de mon petit entendement trutinât & pesant les perfectiõs qu'en icelles tu me donnes, auec le poids de ce qui gist en moy, m'est venu en memoire vne fable iadis escrite par le facetieux Poge Florentin, d'vn regnard famelique, qui voyant vn corbeau tenir en son bec vn fromage, luy commença à loüer son plumage, & magnifier son chant, pour seulement acquerir la viande qu'il ne pou-

uoit

noit autrement mettre en ſa puiſſance ſinon par flatterie & menſonge. Ainſi toy voulant, (comme ie cuide) vſer de ſemblable fallace que le regnard cauteleux pour me priuer de viande, ſans laquelle ie ne puis viure, & conuerſer auec les honneſtes femmes, c'eſt mon honneur, tu extolles & priſes mon naturel plumage, qui n'eſt ſinon que deformité & laideur, m'atttribuant choſe que ie ne ſens en moy. Dieu ne face que ſeduite ſois, & que par tompriſement & emmielleure empoiſonnee je ne perde ce qui m'eſt tant cher, comme fiſt ce mal-heureux & abuſé corbeau, qui donnant foy au deceptif langage de ce trompeur regnard, & cuidāt faire retentir l'air, & aſſembler autour de luy oyſeaux, beſtes, pierres, arbres, & autres telles choſes naturelles par ſon doux chant (comme iadis faiſoit Orpheus par ſa lyre) ouurāt le bec pour chanter perdit ſon fromage, qui

çà cruel,qui est la femme tant ignorãte qui ne fist iugement sans longue consideration de ta meschante volonté ? Tu dis si ie n'obeis à Amour (non pas à Amour, ains plustost à ta sensualité : car Amour n'est rien qu'vn desir sensuel & desordonné) que ie pourray perdre mon hõneur : & le contraire de ton dire est verité, pource que par luy obeyr,& non autrement,ie le puis perdre. En ceste obeyssance i'offense Dieu, ie meffais à ma conscience, ie mets mon ame en aduẽture de perdition,& me rẽds vilaine & maculée deuãt la face du ciel & de la terre,& tout cecy n'est que perdre mon honneur, comme tu dis. N'vse plus de tels propos, si tu ne veux estre par moy deuãt les hommes scandalisé, si tu ne veux briefuement endurer la peine de ton crime,& si tu ne desires perdre de moy ce que ie ne te puis oster raisonnablement, c'est l'amour que ie dois à mon frere

frere Chrestië selon la doctrine Euangelique & non autrement: suppliant le Createur te donner bon repos & amendement de volonté.

LA SEIZIESME LETtre de l'amant à la Dame; où il tasche luy persuader le contraire de la precedente.

CAssandra la sage diuineresse anciennement ayma Apollo, qui pour cueillir le fruict de sa virginité, luy donna puissance & sçauoir de dire & prophetiser les choses futures: mais depuis refusé par elle du naturel plaisir de sa personne: pource qu'il ne pouuoit reuoquer son don, par despite vindication ordonna qu'elle ne seroit aucunement creüe de ses vaticinations & propheties veritables. Par semblable infortune moy miserable (ô ma Dame

tel merciement que ie le puis, priant celuy qui donne tout, te donner le repos.

Epigramme sur le subiect de la precedente lettre.

Si i'auois cœur de legere creance,
Le grand hõneur que ta plume m'aduance
Pourroit tres-bien (en pensant pareille estre
Que tu me dis) me faire mescognoistre,
Et adiouster quelque foy à tes dits,
Qui ne sont vrais, parquoy i'y contredits,
En te priant d'vser d'autre langage.
Ne penses pas que ie sois si vollage
Que cõme Argus vueille perdre ma vache.
C'est mon hõneur qui auecque moy marche.
Tu pourrois estre plus subtil que Mercure,
Si me faisois croire à ceste escriture,
Que tu as faicte, ainsi que ie puis voir,
Pour me tromper, ou pour me deceuoir,
En me cuidant submerger emmy l'onde
De la grand' mer par ta douce faconde,
Comme les nefs estoyent par les Balaines.
Que les Gentils appelloyent les Sirenes:

Duie

Dieu m'en preserue, & me donne la grace
Qu'à mon honneur euiter ta fallace
Me soit permis & de tous ceux aussi
Qui comme toy de tromper ont soucy.
Pour deceuoir dames qui sont sans vice.
Quant au regard de ton promis seruice
Sans tant parler, du tout ie le te quitte:
Car ie me sens de bien si tres-petite,
Que ie ne puis & ne veux l'accepter.
Ce neantmoins pour le vice euiter
D'ingratitude à ton offre ie pense
Par vn mercy conceder recompense
Que ie te fais, en te remerciant bien
De ton vouloir, qui ne me meut en rien.

LA QVATORZIESME lettre responsiue de l'amãt à l'amie.

Responsе de l'amant,

LEs iniures que tu me fais, ma dame, par ton escrit plus chaste que raisonnable, n'ont meu aucunement mon cœur à estre triste & faire dueil:

pour son iugement encõtre elle donné en la faueur de Iupiter son mary. Pallas mua en aragne Ariadne, pource qu'elle se disoit aussi bonne tisserande ou meilleure qu'elle. Tritõ Dieu marin noya l'excellent Misene trõpette d'Aeneas, pour l'enuie qu'il eut d'estre par celuy prouoqué à qui mieux sonneroit de la trõpette. Hercules print vengeance de Philoctetes son cõpagnon, pource que cõtre son cõmandemẽt il auoit enseigné son sepulchre. Bacchus coupa les iambes au legislateur Licurgus, pourtant qu'il auoit osé mesler le premier l'eau auec le vin. S'il est doncques vray que tãt de petits dieux (ou mieux, demidieux, eu esgard à la deité d'Amour) seront cruellement vengez des humains encores pour trespetite offense, que fera contre toy Amour le dieu des dieux, celuy à qui toute la machine terrestre, & l'olympique firmament obeist? Certes ie crains qu'il ne te comdamne

damné en plus grandes & miserables peines que n'endure Tityus, à qui le vautour sans fin ronge & consomme les entrailles; que ne souffre Tantalus mourant de soif & de faim pres le mãger & le boire; que ne tolere Ixion attaché en vne rouë sans cesse tournoyãte. Bref que ne porte Sisyphus, qui à iamais portera vne tresgrosse pierre du bas d'vne mõtagne en haut: puis reiettée, par continuelle peine la retournera amont: ou que les sœurs Belides à emplir leurs cruches pertuisees. S'il le fait, il ne fera chose qu'vn Dieu ne doiue faire, & que ce ne soit acte conuenable à iustice diuine: à fin qu'auec ta peine tu sentes sa puissance qui est eternelle, infinie, & sans laquelle toute la nature celeste, le soleil, la lune, les planettes, les estoiles, le feu, l'air, la terre, la mer, les eaux, les hommes, les bestes, les oyseaux & tout ce qui se voit & qui se peut imaginer seroit incontinent ruiné & reduit en

contre toy, & ne peut oublier la haine qu'il te porte, pour ne te pouuoir rendre subiecte à ses loix, comme dedaigneuse de sa puissance, & persecuteresse de ses seruiteurs, du nombre desquels il me repute le plus loyal: qui est assez pour prendre querelle mesmes contre sa mere, qui ne sçauoit la premiere fois comme Vulcanus le tesmoigneroit, qui la surprint auec Mars, luy medecinant la playe qu'Amour luy auoit nouuellement faicte. Considere ma dame, que c'est d'auoir l'indignation d'vn Dieu, mesmement qu'Amour qui est le Dieu des dieux, & qui à tout le throsne celeste donne seruile obeyssance: afin que par son ire tu ne sois mise au nombre des mal-heureuses & insensees aymâtes: qui ne te seroit seulement mort, ains perdition de ton honneur, auec blasme & vilenie perpetuelle, qui est vne mort plus mortelle que la mort, & vne mort viuante,

qui vit en mourant & meurt en viuant. Dieu te garde de telle mort non conuenante à la beauté, qui te faict digne de viure eternellement auec honneur & loüange immortelle, ainsi que vit & viura iusques à la fin des siecles la chaste & pudique Oenone femme de Paris, la fidelle & loyalle amante Tysbé, auec autres innumerables dames, dont la copieuse caterue construit vn nombre infiny, qui ont senty l'esguillon d'Amour, celuy dequoy parle Ouide en son premier des Metamorphoses qui est doré, & auec pointe tresaiguë resplendissant. Ainsi le permette Dieu, auquel ie fais humble supplication de donner autant de felicité comme pour moy mesmes i'en souhaitterois. Qui sera la fin de ma lettre, apres t'auoir humblement prié de n'estre si cruelle que de pourchasser icelle mort non mourante, qui pourra t'aduenir, si tu desdaignes le seruice d'amour: mais

rieux & felons) comme des dieux. est receu le Nectar precieux, & l'ambrosie delicate en leurs banquets & ioyeuses refections, sans m'estomaquer, courroucer ou fascher de choses qu'il te plaira me dire. Car ie veux que tu entendes que sans fin ie demeureray en ce propos de t'aymer, de t'obeyr, & seruir sans desdaigner ou mespriser chose qu'il te plaise: & ne changera ma volonté, non plus que Phebus de son iournalier chemin. Ie prie à nostre Seigneur que par espreuue ie te puisse faire entiere demonstrance, & qu'il te donne grace de ne m'oster ceste amour qu'en la fin de ton escrit tu dis selon la doctrine euangelique me deuoir, celuy dont ie te parle, celuy mesme que ie demande, celuy que ie souhaitte, celuy qu'on a fait Dieu: c'est l'amour marital, l'amour tresloyal & l'amour treschaste institué par le Dieu amateur des aymãs, & protecteur de toute bonne & loyalle

loyalle amitié, c'est celuy mesmes que ie desire de toy: non pas la vanité & sensualité des cœurs humains, que tu appelles amour, car ce n'est mon desir d'inciter la pudicité, esmouuoir ta chasteté, seduire ta tant honnorable personne à m'aymer, non pas proprement m'aymer, ains plustost porter telle sensuelle & meschâte volôté: Dieu ne face que pour telle occasion ie t'aye escrit: mais pour acquerir ta bonne grace, & apres tel bien auoir la possession d'icelle iusques à la mort, auec le consentement de l'Eglise, & non autrement.

LA DIXSEPTIESME LETtre, où la Dame apres auoir loüé la loyauté, à l'exemple de plusieurs anciens, le renuoye à la volonté de ses parens.

LE souuerain Philosophe Platon au têps passé osa le premier escrire & affermer estre deux sortes d'amour,

l'vne qui estoit terrestre, nee en la profondeur de la mer, luxurieuse & meschante: l'autre, celeste, engendrée au ciel, honneste & chaste, laquelle il appella diuine: & toutesfois que ces deux amours sōt procreés d'vn mesme pere, c'est de Dieu qui a fait le Ciel & la terre & toutes choses qui en eux sōt. Si est-ce qu'il y a autant de contrarieté en leur effect & operation, comme iadis il y eut entre Iacob & Esau, freres germains & engēdrez d'vn mesme pere & mere, dōt l'vn fut meschant & reprouué: & l'autre, hōme de bien, & tresaymé du pere celeste: Pource que le premier amour qui est terrestre, & qui par vraye & decente denomination ne se doit appeller amour, ains volupté, que tu appelles sensuelle volonté (certes tu l'as fort bien nōmee) cause seulemēt effets illicites & repugnās totalemēt à la loy & commandement de Dieu. De ceste amour ayma Aeneas Dido: Piramus

Tisbé:

Tisbé : Tarquinius Lucrece Romaine: Paris Heleine : Leander Hero : Demophoõ Phyllis, Phædra Hyppolitus. De cest amour ayma vn taureau Pasiphaẽ: vn cheual Semiramis. De cest amout ayma Mirrha Cyniras son pere : & Biblis Caunus son frere. Brief par cest amour ont peché & erré la pluspart de ceux qu'anciennemét les hommes ont appellés sages cõme Aristote, Virgile, Sãson, Dauid, Salomon & tant d'autres dont le nõbre est infiny, & en a on peu qui ayent euité les illecebres & voluptueux plaisirs de tel amour, pource qu'il semble plaisant, doux, amæne, heureux & delicat : & combien que tel en soit le commencement, la fin en est doulére, amere, fascheuse, dure & malheureuse. Qu'en aduint il à Dido, sinon desespération ? à Pyramus ? soudaine mort, exil à Tarquin, & à toute sa lignée. A Paris ? mort & destruction de tout son pays ? bref la fin de tous à

esté malheureuse & miserable de ceux i'entends, qui cest amour desordóné & meschāt ont sensuellemēt suiuy. Le second amour que Platon appelle diuin, est propremēt celuy dont en ta derniere epistre tu fais si ample loüage & copieux prisement, & cestuy ont ensuiuy tous ceux & celles qui par feruēt desir en la crainte de Dieu ont loyallement aimē, preferant loyauté & immaculatió aux plaisirs mondains, mesme desirantes plustost mourir que leur meffaire, & offencer Dieu. Ainsi ayma Oenone le pasteur Alexādre, sō mary Lucrece, Alcestes son mary Admetus, Penelopes son mary Vlysses, & de nostre tēps vne damoiselle, de qui le nom ne doit estre caché & mis en oubly entre tant de notables femmes, ce fust Isabeau du Bois, née en Cāpagne en vn gentil village nommé Cheuillon, dont son pere fut Seigneur: laquelle ayma, craignit & honnora treschastement son mary, de

sorte

sorte qu'elle de tous les cy-dessus nommees merite le secōd lieu. Quoy, le second ? Certes nulle d'elles n'est digne d'estre premiere pour l'incredible fermeté & constance d'amitié que toute sa vie elle eut enuers sondit mary ? qui aussi ne l'ayma moins que iadis fit Damon Pythias, Orestes Pylades, Aeneas Achates, & Nisus Eurialus, cōpagnons & amis indissolubles iusques à la mort. Maintes grandes peines, maintes pauuretez, maints perils, accidens & malheurs presques inestimables peuuent entieremēt donner foy de leur amour, qui fut entiere, nō feinte, non dissimulee : mais loyalle & parfaite, iusques à ce que de ce mōde la treschaste & plus que feable damoiselle trespassa en la gloire eternelle par vn estrange enfantement, duquel huict iours endura la peine sans changer ou muer de visage, sans se plaindre ou douloir, mais cachoit son excessif tourment pour ne

donner cause de tristesse à son malheureux mary. Ie le dy malheureux d'auoir si peu iouy, comme de deux ans seulement, de femme si accomplie en toutes choses dont femme peut estre estimee. Certes les terres où naissent femmes de si grande cóstance & adamantine fermeté, sont trop plus felices & heureuses que les Isles fortunees, desquelles en sa Morie parle Erasme, où naturellement sont produites herbes de infinie puissance, comme est vne herbe appellee Moly, dont vsa iadis Vlysses par le don de Mercure contre les poisons de Circé: comme est l'herbe nommee Panace, bonne contre toutes maladies: comme est l'herbe dicte Nepanthe, duquel le ius meslé en vin excite le triste à ioye: comme sont l'Ambrosie & telles autres herbes, dont la memoire ne peut-estre produite, sinon auec los de Dieu. Icelles Isles ne sôt seulement dictes fortunees, fors que pour
ces

ces verdoyãtes racines: mais à plus forte raison les terres où s'engendrẽt telles plus que loüables femmes, sont dignes d'estre nommees tres-fortunees, pour l'excellence du fait trop plus estimé qu'aucune chose que sans semence produise la terre. Ie passe ce propos pour ne te fascher de prolixité, & reuiens dont ie suis partie. Le premier amour donc ie le te quitte, cõme meschãt & de nulle valeur: Du second, immaculé, sainct & diuin, par lequel deux ne sont qu'vne mesme chair, certes s'il estoit en ma puissance: ie ne refuserois t'aymer, apres auoir cogneu en toy tant de bõnes & excellentes vertus, dont ie ne t'estime moins réply que fut iamais Vlysses le Grec, duquel parle Homere en ceste sorte, grãd d'eloquẽce & petit de corsage. La foy obligee à autre, ne se peut obliger fors par le cõsentemẽt de celuy à qui elle est donnee par obligation: Ie dy cecy pour mon pere, à qui

nature, nourriture, & loy, tāt ciuile que diuine, m'ont rendue obligee par eternelle obeissance, que ie luy doy comme fille. De dire donc, Ie veux, n'est à moy, sans son consentemēt. De dire, Ie t'aymeray, ie ne puis sans son congé. De le permettre n'est en mon pouuoir, sans qu'il le permette. Fais donc auec luy qu'il me deslie ma langue, qu'il m'ouure la bouche, qu'il rende libre ma volonté, & qu'il consente que ie puisse: lors tu pourras cognoistre quelle sera enuers toy ma volonté, qui ores n'est autre que celle mesme de mon pere. Pour conclusion, puis que ton vouloir est de m'espouser, que mon pere le face & de ma part ie n'y contrediray: non que ie vueille dire que ie te porte autre amitié qu'on a de coustume porter aux gens de bien & honnestes, desquels ie te tiens nō pas le moindre: Qui est l'endroit où ie supplieray le Createur te donner le cōble de tous tes bōs desirs.

LA DIXHVICTIESME Epistre, où l'amant se deult extremement de l'absence de sa Dame.



I ie faisois aussi peu d'estime de vous, cõme vous faites de moy, ie ne prendrois si souuẽt la peine d'enuoyer vers vous, comme ie fais. Hier par deux fois vostre maison, au moins vostre porte fut visitee par mõ homme, pour me faire seur de vostre bõ portemẽt & volõté. La maison fut trouuee non la maistresse, le valet y alla: la peine fut perduë, luy de retour vers moy, apres auoir entendu vostre personne n'y estre point, i'eus soupçon & crainte merueilleuse, que par l'aigle de Iupiter, par qui anciẽnemẽt fut rauy le bel enfant Ganymedes, n'eussiez esté ostee de ces terrestres cõmoditez, pour estres portee en quelques chãps autres que Elysees, pour faire au cõtentement

d'iceluy Iupiter ou aucun des autres dieux, qui pour voſtre excellẽte beauté vous euſt deſirée. Ceſte crainte (dont encores eſt perturbé & infecté mon eſprit) cauſe que maintenant i'enuoye mon vallet, pour voir ſi par telle infortune i'ay perdu le bien duquel ie cuidois vſer toute ma vie, pour ſatisfaire à l'appetit de ma ſenſuelle & humaine volonté : C'eſt voſtre gente petite perſonne, de laquelle ſi i'eſtois priué par tel inconuenient ou autre, ie cuide que l'eſprit ſortiroit de mon corps pour vous ſuiure quelque part que vous alliſſiez, fut en enfer, fut en Paradis, & ſi ie voyois que ne fuſſe aſſez fort pour vous oſter des pates de Cerberus, ou à Iupiter, ie n'eſpargnerois argẽt ny bien pour m'allier à quelque Hercules, qui vous voudroit à ma faueur, oſter à ce chiẽ ou biẽ à Atlas, à fin que ſi Iupiter refuſoit vous rendre, qu'il laiſſaſt tõber la part du ciel qu'il ſouſtiẽt, & que par ce

ce moyé le palais tát magnifique de la celeste monarchie fut acrauancé & ruiné, mesme iceluy Iupiter debrisé, si auecques telle ruine tóboit à terre. O ma dame si vous estes encores icy ie vous prie me faire seur, & aduertir qui fut hier la cause de vostre absence domestique à celle fin que ie mette repos au soing de mon entendemét, à fin aussi que ie ne charge les dieux de chose où par aduãture ils ne pésent. Apres auoir sceu de vostre portement, ie mettray peine d'executer vostre desir, & de faire ce dót voudrez charger ma puissance, qui est toute vostre, sans vser de refus en chose de ce monde, que ie pourray pour accomplir vostre souhait. En ceste reputation ie vous prie que ie demeure enuers vous comme de ma part ie vous veux retenir: priant le seigneur qu'il vous dóne ce que plus vo⁹ desirez.

Celuy qui est le meilleur de vos meilleurs amis.

LA

LA DIXNEVFIESME Epistre, où l'amant demande secours à sa Dame.

MA damoyselle ie suis plus tenu à vous qu'à quelconque chose de ce monde, pource que vous seule & en peu d'heure me donnerez ce que par tant de iours i'ay souhaité m'aduenir, pour estre hors de tant de tribulations & miseres qu'on peut souffrir en ceste miserable valee: c'est la mort, qui desia combat mon ame pour la contraindre sortir de mon mal-heureux corps, si affoibly qu'il n'espere iamais reuenir en conualescence, si ce n'est par vostre cõmandement, à qui toutes choses peuuẽt & sont formees pour dõner obeyssance, pour la diuine beauté qui gist & repose en vous. Et pourtant que ie cognois en moy faillir l'esprit, amoindrir le pouuoir naturel, & s'effacer & eslo-

gner

gner le sentimét de vie, deuät que prendre fin, ie vous ay bien voulu aduertir de ma mort, qui m'est prochaine & deuät les yeux, pour la grãde & excessiue amitié que ie vous porte, depuis les premiers iours que vostre souueraine beauté me fut cogneuë, & que i'eus apperceuance de vostre parfaicte grace, qui n'eut iamais sa pareille, & n'aura tãt que le ciel sera ciel, & que le soleil enluminera le firmament. Ce mourir, madamoiselle tresamee, m'est le plus grãd heur qui m'aduint onc, & la meilleure & plus cótéte fortune que i'eus en ma vie, d'autant que ie meurs pour la plus belle, la plus gracieuse & la plus parfaicte creature qui fut, qui est, & qui sera iamais veuë. Viẽne la mort quand elle voudra, elle sera la plus que biẽ venue, puis que Dieu m'a tãt faict de grace que vous soyez aduertie auant ma mort par ma mesme main de la cause qui m'a fait mourir. Ie vous fais tres-hũble

ble requeste par la beauté de vostre visage, par la grac eusere de vos deux yeux, par l'honesteté de vostre corps; par la passion que ie souffre pour vous aymer, que si vif n'auez daignez estimer le corps de celuy qui vous escrit, qu'à tout le moins apres sa mort luy vueillez porter tant de faueur que de l'honorer de vostre presence iusques au dernier lict & repos de sa sepulture: le corps en reposera plus à son ayse, & l'ame s'en yra plus ioyeuse, où il plaira au Createur de la conduire. Ie luy requiers treshumblement de vous oster toute occasion d'aymer, à celle fin que vous ne sentiez les martyre que souffrent ceux qui loyallement ayment. Auecques ma vie s'en va prendre fin l'escrit. A Dieu mon cœur, à Dieu mon ame, à Dieu celle qui sans l'auoir offencé me tue.

LA

LA VINGTIESME EPIstre, où il estime entiere felicité, d'estre en la bonne grace de sa Dame.

MA dame le feu est de telle nature qu'il ne peut estre si fort caché qu'en la fin n'apparoisse la flamme. Amour est de telle nature: car quoy qu'il soit longuement celé, necessairement il faut auecques le temps qu'il se declaire. Ne trouue doncques estrãge si maintenant ie suis contraint te donner cognoissance de l'amitié que ie te porte, & si l'amoureuse flãme du feu qu'as allumé dedans les esprits, prend yssue par la cheminee de mes douleurs, qui sont si extremes & appassiõnees, depuis les premiers iours que ie te cogneuz, qu'il ne m'est possible t'en faire declaration. Toutesfois ie ne veux laisser à te dire que ie t'estime tant, que ie te prise tant, que ie t'ayme tant, que toutes choses de ce monde (tant soyent excel

excellẽtes) ie veux mespriser pour à iamais demourer entierement tien. Sans aucune cesse tu me trauailles, ta bonne grace me meurtrist, ton honnesteté m'occist, ta souueraine beauté me tue. Quel vouloir est-ce doncques le mien? de seruir Dame qui cause ma mort, qui amoindrit mes iours, qui dissipe & termine mes ans. Est il rien au monde qui ayme son contraire que moy? La colombe fuit l'esperuier, la perdrix le tiercelet, le lieure le leurier, la brebis le loup, l'homme son ennemy: moy ie suy & veux suyure celle qui me fuit, celle qui me tourmente, celle qui me deffaict, & à elle seule veux seruir, veux obeyr, veux complaire, de toute ma puissance, de tout mon esprit, de tout mon bien. Ma Dame tu es ma mort, & toutesfois il n'est rien que ie desire tant que toy: tu es ma fin, & il n'est rien qui me plaise tant que toy. Ta nature resẽble à celle

de

de l'allebarde dont Achilles allant à la guerre Troyenne, blessa le Roy Thelephus pour n'auoir voulu donner passage aux Grecs par son pays, qui pouuoit blesser & guarir. Tu ressembles au feu qui brusle & rafraischit. Tu m'as blessé de tes yeux; tu m'as nauré de ta bonne grace: tu me peux guarir de ta mercy, me peux sauuer de ta douceur: tu me peux brusler, & esteindre mõ feu: tu me peux tuer, & ressusciter: ainsi qu'au temps passé l'on dit que pouuoit faire Esculapius. Si donc telle puissance, plus diuine qu'humaine, gist en toy, qui est l'homme sçachant telle perfection, qui ne voudroit abandonner toutes choses pour se rendre serf à ta bõne grace, qui a la force mesme de tuer les dieux immortels? O combien est heureux celuy qui a la fruition & conionction de ton corps, où repose thresor de si haut pris, que l'estime ne s'ẽ pourroit deuëment faire! Combien est heureux

& bien formé celuy qui peut embrasser & tenir en sa commande telle diuinité ? Tant heureux ne fut Paris qui fut esleu iuge de trois plus belles Deesses du ciel : tant heureux ne fut Anchises, qui par son honnesteté merita de coucher auec Venus, comme est celuy qui peut sans crainte baiser ta bouche purpurine, toucher ton sein cristalin, voir & approcher ton corps celeste & diuin. Quant à moy ie ne desire autre paradis que d'approcher vn iour ce corps tant parfaict, & de si prés, que ie puisse sans scandale de ta personne te conter à loisir la douleur & extreme passion que pour ton amour ie souffre : à celle fin qu'auec ta misericorde & bóté ie puisse auoir par luy de ma grande ardeur refrigeration, & guarison de ma maladie, qui ne prendra fin, iusque à ce que tu le commandes, madame, à laquelle Dieu doint tout le comble de ses bons desirs.

S. E. N.

S'ENSVIVENT PLVSIEVRS
Rondeaux, Ballades & Epigrammes, le tout composé nouuellement.

Dizain faict par vne Damoiselle.

Vous qui auez tres-merueilleuse enuie
Iuno, Pallas & Venus voir en vie,
Venez à coup, vous verrez vne femme
Comme Iuno en richesse rauie,
Comme Pallas en sçauoir assouuie,
Comme Venus tres-belle sur mon ame
En son corps seul (au moins telle est la fame)
De trois ensemble elle a en sa possesse
Les trois vertus: voyez là c'est la dame
Qui des deniers de la chambre est maistresse.

Epigramme enuoyé à vne tres-belle, Damoiselle, apres auoir prins congé d'elle.

Le mal senty cause souuent la plainte,
Le mal tres-grief dont fut ma chair attainte,

Assez soudain de toy me fist partir.
Ce mal pour vray ne procedant de fainte
Ne fut si grand que dure la contrainte
De te laisser, alors pour m'en sortir
Du lieu où Dieu voulut me departir
La grand' beauté qui repose en ta face
Et le plaisir de ta tres-bonne grace,
Dont maintenant me prend un tel remord
Que t'obeyr ie m'offre en toute place,
Sans y faillir, & iusques à la mort.

Epigramme à ce mesme propos.

L*E mal que i'eus prouenant de ma part*
Ne fut si grand à mon premier depart
Que la douleur depuis par moy sentue:
Car la beauté, dont tu as bonne part,
Fit de regrets sur mon cœur tel rampart,
Que toute fut ma forteresse abbatue:
Lors que contraint ie fus d'oster ma veuë
De ce plaisir que i'auois pour te voir,
Me retirant ie laissay le pouuoir
De commander sans y espargner rien:
Quant au surplus i'emportay le deuoir
D'entierement t'obeyr comme tien.

Digitized by Google



DIZAIN D'VN GENTILhomme qui trouua la chambre de s'amie ouuerte, & y entra nud pour se coucher pres d'elle, mais il n'en peut auoir autre contentement que de la baiser & embrasser.

OVuert m'auoit de ta chambre la porte
Venus, cuidãt me faire grand plaisir
Parfaicte amour y entrer nud m'enhorte
Pour auec toy à mon aise gesir.
I'entray dedans, & eus assez loisir
De t'embrasser, te baiser & taster.
Mais du surplus me fallut deporter:
Ne sçay pourquoy, fors que rigueur trop dure
Ne veut du tout encores m'exempter
De ce tourment que pour toy seule endure.

D'vn asne qui estima plus de viure voluptueusement & pauurement, que de viure chastement & richement.

Le Latin est.

Squallentem bene cultus equus miserabilis asellum,
Cœlibis in partem traxerat hospitij:
Verùm ille vt perpinguem expleuit vbe subis aluum
Clam verba ad socium talia fecit equum
Num locus hic veneri est aliquando? subintulit ille,
Nos thalami expertes iugiter esse decet.
Quin si prurire vsquam persenserit hospes,
Aut vllo ad venerē mēbra mouere modo,
Protinus incipiens à summo vertice totos
Comminuit neruos ossaque fuste tibi.
Tunc asinus: non sunt, inquit, præsepia tanti,
Ad genium redeo, vita pudica vale.

Le

Le François.

VN beau cheual, poly, gras & allaigre,
Ayant pitié d'vn asne biẽ fort maigre
L'auoit tiré à son hébergement,
Où il viuoit sans plaisir de iument:
Vray qu'aussi tost que l'asne son gros vẽtre
Eut bien emply, en ce propos il entre
Secrettement auec son compagnon:
Ne fait on rien ceans? l'autre dit, non,
Et entre nous luxure ne doit estre:
Encores plus si hoste peut cognoistre
Qu'à ce plaisir vn de tes membres tire,
Soudain au chef commençant par grand ire
Ta chair, tes nerfs, tes os, d'vn gros baston
Il froissera. Lors dit l'asne en bas ton,
Fy de ce bien, fy de ces rateliers,
Au naturel tourneray plus d'enuie
Que viure ainsi auec ces hosteliers,
Ie m'en retourne, adieu pudique vie.

Epigramme d'vne vieille qui empeſcha vn gentil-homme de tenir propos à s'amie.

AMour m'auoit mis deuant voſtre face
Cuidant que i'euſſe aſſez temps & eſpace
Pour vous compter mon faict tout à loiſir:
Mais le mal heur qui ſans fin me pourchaſſe
Mal & douleur, me miſt hors de la place
Où i'auois tant de bien & de plaiſir,
Car deuers nous à mon grand deſplaiſir,
Il enuoya vne vieille ridee,
Ayant la grace aſſez outrecuidee,
Qui me priua de vous madame belle:
O quelle angoiſſe! O quelle dure rage!
Ie prie à Dieu que la vieille cruelle
Puiſſe ſentir l'effect de ſon outrage.

Dizain de la durté d'vne tres-belle Dame,

IE vois, ie viens, ie change aſſez de place,
Mais ie n'en voy vne qui ayt la face
Ny le corſage autant que toy parfaict:
Quãt eſt du tainct de blãcheur neige paſſe,

Quant

Quãt est du corps, tous corps parfaits efface,
Car nulle n'a dont puisse estre defaict:
Et eust nature en toy chef d'œuure faict,
Si ton cœur eust chassé la cruauté,
Ainsi qu'elle a enchassé tout à faict
Ton corps & face en parfaicte beauté.

Rondeau à deux belles Damoyselles.

VOus estes deux qui de beauté passez
Tous les viuans, mesmes és ans passez
Il n'en fust point, ie le croy, de plus belles:
Ie ne suis seul qui vous estime telles,
Qui le dira i'en trouueray assez.
Si mon escrit à droit vous compassez,
Vous trouuerez que les vers cy trassez,
S'addresseront aux ioués plus vermeilles.
Vous estes deux.
Sçauons pourquoy? car tous hõmes blessez
Sont de ces yeux, si sur luy sont dressez,
I'en ay senty quelques flesches mortelles,
Qui m'ont rendu languissant à merueilles
Depuis le temps qu'on les m'a addressez.
Vous estes deux.

Supplication à reuerend Prelat, Messire Iean de Luxembourg, Euesque de Pamiers.

TRes-humblement en humble affection
Vous faict priere & supplication
Vostre subiect pauure & loyal seruant,
Qui par fortune est appellé Sauuent
Banny de ioye: à present par meschance
Auec mal-heur il fait sa demeurance.
Parroissien d'affliction, prochain
De desespoir, exposant pour certain
Que long temps a qu'à Paris bien cogneue
Vous y estant, ô heureuse venue!
Pour vous seruir il vous pleut de le prẽdre,
Dont maintenant graces ie vous veux rẽdre,
Comme celuy qui est, & qui sera
Soubs vostre bras autant comm' il viura
Soubs vostre garde & protection bonne;
Dieu l'ordonnant qui toute chose ordonne.
Ce neantmoins vn larron des-honneste
D'humanité, ennemy manifeste,
Nommé malheur, de tous temps demeurant
Auec fortune, & quant au demeurant

Accom

Accompagné de pauureté la maigre
Incessamment par maniere trop aigre
Ont guerroyé & poursuiuy de prés
La suppliant, à fin que cy apres
Il fust destruit: mais par vostre secours
(Auquel repose & git tout son recours)
A resisté soubs la vostre mercy
A leur fureur tousiours iusques icy.
Et soit ainsi (monseignear reueré,
Ainsi qu'vn Mars digne d'estre honnoré)
Qu'au temps passé ce banny de liesse
Eusse traicte ce mal-heur & pauuresse,
Ores l'ont prins & enclos en leurs parcs,
Lié, serré, estraint de toutes parts
Par tel façon que leur grande malice
Ne peut fuyr sans vostre benefice:
Car poursuiuans leur rigueur trop cruelle
Ont spolié de sorte ne sçay quelle
Le requerant de quarante ans & plus
Que de nature il auoit ia recens,
Priué d'espoir de iamais recouurer
Aucuns d'iceux, cela ne faut prouuer,
Et en ce point (comme cerf ou esclaue)

Outre

Outre son vueil le tiennent maigre & haue,
Qui luy est pis, ont fait commandement
A soing, fureur, ennuy, douleur, tourment,
Leurs armeuriers, de faire tapinois
Audit banny vn tres-pesant harnois
A double solde, estoffé d'vn acier
Melancholique: & pour le soucier,
Mixtionné d'amertume & d'aigreur.
La fornaise où l'eschauffent, est langueur,
Bien embrasé du feu du dur courroux.
Dont sort vn air plus rouge qu'il n'est roux
De felonne ire & terrible façon,
Par le moyen des soufflets est le son
Des gros souspirs & clameurs qu'on y fait:
D'estre en tel lieu, c'est horreur en effect:
Puis l'estouffa, afin que point ne froisse,
Dessus l'enclume ils le mettent d'angoisse,
Et lors Dieu sçait comme quatre vieillasses,
Dont ie ne sçay certainement les races,
Mais quant au nom i'en ay la cognoissance,
L'vne s'appelle Iniure, Impatience
Celle d'apres, la tierce c'est Misere,
La quatre Pleur, lesquelles pour par faire

Ce

Ce dur harnois frappent à toutes mains
De gros marteaux rudes & inhumains.
Ledit harnois poly dessus l'enclume
Trempent au lac de dolente amertume,
Duquel il sort sans vser de grands termes
Vn vif, ruisseau de larmoyantes larmes,
Prenant son cours parmy vne vallee,
Qui par aucuns est vergongne appellee,
Prochaine tant de la triste demeure
Dudit banny, que personne à toute heure
Par le desbord & superabondance
Des grandes eaux de parfaicte demence,
Dont le chasteau de son cœur est chargé,
Il est souuent ainsi que submergé:
Puis pour l'esmoudre & fourbir vne seule
De ce ruisseau a laué ta grand meule
De grief tourment, qu'en façon assez malle
D'vn des costez tourne foible scandale,
De l'autre part est ruiné & confus,
Qui de tourner ne font aucun refus.
Les gouuerneurs & maistres de l'ouurage,
Sont, Desplaisir, Estrif, Danger volage,
Lesquels sans cesse (afin qu'il soit bruny

Et

Et forgé mieux) iettant sur le mery
De forte rage, & de cest harnois beau
Ont proposé d'armer tout de nouueau
Le suppliant par dessus vn pourpoint
Fait de moleste, embourrè mal à point
De dur trauail, à longues esguillettes
Que desconfort & desplaisance ont faittes:
Et d'auantage il taschent de luy faire
Porter à pied, pour plustost le deffaire,
Par le Royaume appellé tenebreux,
A celle fin qu'en tel habit fascheux
Il face guerre à ma dame richesse,
Ou à sa seur la gentille Princesse
Felicité: est en telle maniere
En lieu d'auoir gorgerin ou bauiere
Sera tousiours main à main combattant,
Ayant au col le malheureux carquant
Fait d'indigente & pauure austerité,
Duquel la clef gardera cruauté.
Que faut-il plus? ie croy parfaictement
Qu'à luy oster tendent finablement
De vous seruir, la force & la puissance,
Si à cela vous n'y mettez defense,

Parquoy,

Parquoy, monsieur, ie vous supply bien fort
Ne le souffrir, car maugré leur effort
La volonté n'en perdray ie iamais,
Ie le vous iure, & ainsi le promets.
Or ainsi est qu'vne dame notable
Dicte vieillesse, ayant cœur charitable,
Voyant le mal & la captiuité
En quoy malheur & sa sœur pauureté
Taschent tenir ce banny de liesse,
A proposé & desiré sans cesse
Le deliurer hors de leur fellonnie,
Et luy tenir cy apres compagnie
Seure & loyalle, & iusques à la fin
Par le moyen, monseigneur souuerain,
De vostre grace, ayde & supportance:
Car autrement elle n'auroit puissance
De luy pourwoir à sa necessité,
Ou le remettre en seure liberté.
Prince puissant, monseigneur honnoré,
Apres auoir cecy consideré,
Mandez Honneur, general procureur
De vos beaux faits & entreprises d'heur,
Luy commandez sans aucun delay faire
Qu'à

Qu'auecques moy vostre sens il s'adhere,
Et que ma cause il conduise en tell' sorte,
Que hors des mains de mes ennemis sorte,
A celle fin qu'entre elles ie ne meure,
Aussi ne faut que quelqu'un d'eux demeure
Impuny, veu que sans y prendre garde
M'ont esté faits sous vostre sauuegarde
Lesdits excés: & telle ordre donner
En cestuy cas, que vueillez ordonner
Audit banny tel estat & bien faict,
Qu'il puisse viure ainsi comme il a faict
Le demeurant de ses iours au seruice
De vous, messieurs, sans y commettre vice.
En ce faisant vous le reformerez
De mal en bien, aussi vous changerez
Le nom qu'il a & sa demeure triste,
Et quant à luy (sans qu'en rien il s'attriste)
De plus en plus en tout ce qu'il fera
De vous seruir à gré s'efforcera.
Ie prie à Dieu qu'il m'en donne la grace,
Et puis apres que tant de bien vous face
Que vous viuiez autant que fit Nestor,
Tousiours gaillard & vaillant cōme Hector.

Balla

Ballade, ſur la beauté de ſa Dame.

Aſſez i'en voy qui pour faire grands bragues,
Sur elles ont dix mille beaux ioyaux,
Riches carquans, dorures, belles bagues,
Habits de ſoye, antiques & nouueaux,
Aſſez i'en voy qui ont riches anneaux
Autour des doigts pour eſtre plus iolies,
Aſſez i'en voy qui ſont fort embellies,
Dont le maintien eſt digne pour vn Roy,
Aſſez i'en voy de blanches & polies,
Mais point n'en voy de ſi belles que toy.
Aſſez i'en voy (dont aucunes camarques)
Ayant ez cols chaiſnes d'or & chaineaux,
Que tout chacun n'eſtiment point deux naques,
Et n'en font cas non plus que de naueaux.
Aſſez i'en voy qui de riches ſigneaux,
De beaux rubis & perles ſont munies:
Aſſez i'en voy qui ſont és compagnies
Pour leur beauté veuës à l'œil & au doigt,
Aſſez i'en voy de bagues bien garnies,

Mais point n'en voy de si belle que toy.
Assez i'en voy qui ne sont point indagues;
Mais ont façon & dits seigneuriaux,
Dont les propos sont tranchans comme dagues,
Et promptement dicts & forgés nouueaux.
Assez i'en voy qui ont les corps tresbeaux,
Qui les peaux ont plus que cristal vnies,
Assez i'en voy qui ne sont point vnies
A desplaisir, à tristesse n'esmoy,
Assez i'en voy de douceur infinies:
Mais point n'en voy de si belles que toy.
Dame ie dy quoy que tu le renies,
Et le te iure, asseuré sur ma foy
Que i'en ay veu en diuerses mesgnies,
Mais point n'en voy de si belle que toy.

Epigramme à ce propos.

Quant les beautez ie voy des corps celestes,
Et que ie pense es beautez terrestres
I'en treuue tant que i'en suis esbahys,
Lune, Soleil, estoilles manifestes

Planettes beaux nommez en mille testes,
Et le surplus dont le ciel est garny:
Du demourant le nombre est infiny,
Et ne pourroit iamais plume l'escrire.
Mais qui voudroit en peu de mots les dire,
Ta grand beauté il mettroit en effect
Que ie maintiens qui qu'en vueille mesdire,
Des grans beautez le chef d'œuure parfaict.

Autre Epigramme à ladicte
Damoyselle.

TOurne ton œil ailleurs, plus ne m'aduise,
Ie te requiers Damoyselle tant belle:
Car dedans moy vn tel feu il attise
Qu'en peu de iours ie seray cendre grise,
Si comme il faict tousiours il m'estincelle,
Las! que dy ie, ton regard ne me celle,
Ou ie suis mort: car la chaleur ardente
Qui part de luy refraischit & contente
Tous mes esprits, en les refraichissant,
Brusle sans fin entrailles, chair, & os:
Ainsi ton œil cruel & blandissant
Me fait languir & me donne repos.

Huictain, de l'amour de sa Dame.

QVand le tizon d'amour qu'as allumé
Dedans mon cueur, prendre fin on verra,
Seine soudain en contremont ira,
Et laissera son cours accoustumé:
Le feu y est si tres fort imprimé,
Qu'il n'y a eau qui esteindre le puisse,
Fors la douceur de ton corps estimé,
Qui seule peut oster son malefice.

Ballade pour Boutin.

EN Rhetorique on dit que Iean le Maire
A mieux escrit que ne fit pas sa mere,
Et que n'ont fait tous ceux-là de son aage:
On dit aussi que de Marot le pere
En ce mesme art eust le sçauoir supere,
Trop beaucoup mieux son fils en a l'usage,
Plus que les deux en fut garny Cretin,
Mais le François pour bien mettre en ouurage,
Il n'en fut one de meilleur que Boutin.
..o vers Latin ..y a tant affaire,
..emps passé on vit maint liure faire

Par

Par maint Poëte & sçauant personnage,
Entre lesquels il n'est besoin de taire
Luca, Virgile, & l'orateur Valere,
Historien tres eloquent & sage:
Vn chacun d'eux eut esprit grand & large
De bien escrire & coucher en Latin,
Mais le François pour bien mettre en ouurage
Il n'en fust onc de meilleur que Boutin.

En Grec subtil, langue extraordinaire,
Sur tous Poëte excellent fut Homere,
Qui de bien dire en son vieil temps fit rage.
En l'art du ciel plus subtil que prospere
Fut Aristote, homme de grand affaire,
Et fist de luy maint plaisant tripotage:
Hippocrates expert en faict d'herbage
Par ses escrits acquit mains gros butin:
Mais le François pour bien mettre en ouurage
Il n'en fut onc de meilleur que Boutin.

Prince ie dy, que pour vn cas parfaire,
De bon sçauoir, où n'y ait que refaire,
Ne faut cercher le sçauoir ou plumage.

Du temps passé, c'est vn cas tout certain:
Car pour bien mettre vn François en ouurage
Il n'en fut onc de meilleur que Boutin.

Rondeau à Magdaleine, pour estre receu en sa bonne grace.

IE vous promets, ma dame Magdaleine,
Qu'oncques Paris n'endura pour Heleine
Tant de trauail ny de douleur aussi,
Comme pour vous i'endure de soucy,
D'ennuy, de mal, de tristesse & de peine,
Si c'est long temps, soyez toute certaine
Que dessus moy il n'y a nerf ne veine
Qui par moy mort soudain ne soit transy,
Ie vous promets.
Ma dame donc ma demoré souueraine
De qui n'y a personne plus hautaine
En bonne grace ayez de moy mercy,
Car si souffrez que ie trespasse ainsi,
Vous acquerrez le nom d'vne vilaine,
Ie vous promets.

Balla

Ballade, faicte en maniere d'opposition.

SI vous cuidez que ie sois vn fascheux,
Ie cuide aussi qu'estes vne fascheuse.
Si vous cuidez que sois vn orgueilleux,
Ie cuide aussi qu'estes vne orgueilleuse:
Si vous pensez que ie sois mal plaisant,
Je pense aussi que soyez mal plaisante:
Si estimez que ie sois mesdisant,
J'estime aussi que soyez mesdisante:
Si vous trouuez que ie ne sois pas beau,
Je trouue aussi que vous n'estes pas belle:
Si vous pensez que ie suis quelque veau,
Ie pense aussi que soyez quelque velle:
Si vous voyez que sois mal gratieux,
Ie voy aussi qu'estes mal gratieuse:
Si m'estimez estre fort depiteux,
Ie vous estime estre fort depiteuse:
Si contre moy vous estes courroucée,
Je suis aussi contre vous courroucé:
Si de m'hayr vous estes disposee,
De vous hayr ie suis tout disposé.
Si vous voulez contre moy guerre prendre,

Encontre vous la guerre ie prendray,
Si vous voulez à faire paix entendre,
A faire paix aussi ie m'entendray.
Si vous voulez la mort me pourchasser,
La mort aussi ie vous pourchasseray:
Si vous voulez loing de vous me chasser,
De moy aussi loing ie vous chasseray:
Si vous voulez de moy tousiours mesdire,
Incessamment de vous ie mesdiray:
Si vous voulez homme imperieux me dire,
Femme imperieuse aussi ie vous diray.
Or choisissez ores quel vous prenez,
Ou bien la paix auoir, ou bien la guerre,
Prenez celuy duquel plus vous sçauez,
Si vous voulez triompher par la terre.
La guerre est bonne aux gens de bon courage,
La paix est bonne à gens peu courageux,
Choisissez l'un, prenez vostre aduantage,
Car quant à moy ce m'est tout un des deux.
Si vous voulez m'estre douce & courtoise,
Je vous seray doux, courtois, humble, si
Auecques moy ne cerchez aucune noise,
Noise auec vous ne veux chercher aussi.

Si

Si vous voulez de moy bien estimer,
De vous aussi tres-bien i'estimeray:
Si vous voulez parfaictement m'aymer,
Parfaictement aussi vous aymeray.
Ie puis beaucoup en saison pacifique,
Ie puis beaucoup en saison guerroyable,
Ie puis beaucoup cõtre vn à qui i'ay picque,
Ie puis beaucoup à qui m'est amiable:
Ie puis seruir, quand il est de saison,
Ie puis fascher ceux qui sont odieux,
Ie puis hair & aymer par raison
Cõme on voudra, & puis à qui mieux mieux.

Rondeau du famelic.

AV famelic pour auoir bon repas
Ne fait besoin la maisõ de Maupas:
Car bien souuent il n'a argent en bource:
Et si sa mere aux gens ne se courrouce
Ie suis bien seur que maigre y est l'appas:
S'on le va voir, il dit qu'il n'y est pas,
Puis il s'en faut retourner pas à pas.
C'est par ma foy vne plaisante trousse.
Au famelic.
Ie croyrois bien que Moynes, Aduocats,

Chanoines gras qui ont force ducats,
Et toute gent qui volontiers desbourse
Y est receu, & y vint-il sans bourse;
Les autres non, qui est un mauvais cas
Au famelic.

Rondeau du moyen pour deuenir amoureux.

VOus qui voulez deuenir amoureux
Venez vers moy le plus des doloureux,
Ie vous diray, & si n'en doutez mie,
Comme pourrez iouyr de vostre amie
Sans que soyez longuement langoureux.
Soyez mignons, iolis & gracieux,
Faictes banquets, despendez en tous lieux,
Sçachez iouër de fluste ou challemie.
Vous qui voulez.
Vous pourriez estre aussi preux qu'un des preux,
Aussi sçauant qu'un Ciceron ou deux;
Si vous n'auez la bource bien garnie
Chassez serez de toute compagnie,
Ne soyez donc sans argent, pour le mieux,
Vous qui voulez.

 Ron

Rondeau à Magdaleine, de l'amour qu'il luy porte.

OV l'vn ou l'autre, ou iamais ne vous voir,
Ou vostre amour & bonne grace auoir,
Sans qui mourray, & en soyez certaine,
Parce que l'œil que portez, Magdaleine,
De me meurtrir fait plus que son deuoir,
Vostre œil gentil où gist si grand auoir
Me vient ferir, & ne puis y pouruoir
Qu'il ne me blesse, ou face perdre haleine,
Ou l'vn ou l'autre.
Quand ie me sens blessé, lors pour r'auoir
Santé, ie cours soudain à mon pouuoir,
Vers vostre amour, luy priãt qu'à ma peine
Face allegeance, ou que par mort soudaine
Incontinent puisse mort receuoir,
Ou l'vn ou l'autre.

Rondeau, à vne qui s'estoit mocquée de luy.

SE garde bien la dame mesdisante
Qui s'est mocquee en faisãt la plaisante,
Elle

Elle est de noir & de douleur vestue,
Mais si la mort moy ou elle ne tue,
Plus qu'elle n'est, ie la feray dolente.
En vne Eglise au lieu d'estre priante
Fait l'hypocrite & de moy parlemente,
Qui suis creté ainsi qu'vne laictue.
Se garde bien.
Elle ne sçait que ie suis l'ignorante,
Et si deuant qu'en estre appercenante
I'ay l'aspreté de sa langue sentie,
Mieux eust vallu de s'estre repentie,
Car de luy rendre assez tost ie me vante.
Se garde bien.

Ballade contre deux mesdisans.

MAis qui est-il ce gentil rimailleur,
Qui a rimé pour vous si sottement?
Ie croy qu'il est aussi bon batailleur,
Qu'il escrit bien, & parle sagement.
Où auoit-il son bon entendement,
Quand il rima si belle rimerie?
Il est plus sot qu'vn asne d'Arcadie,
Et monstre bien à sa teste de veau

Que

Que c'est vn fol remply de vilenie,
Plus affamé d'ordure qu'vn corbeau.
Mais lourd & sot est ce gentil rimeur,
Et vous aussi, ie le voy clairement,
Vous ne sçauez en quoy consiste honneur,
Et moins que c'est de bon gouuernement:
Par vostre fol & soudain iugement
On voit assez qu'estes vne estourdie,
Auez vous point la chaude maladie,
Qui quelquefois vous trouble le cerueau,
Le cœur infect ainsi que vieille pie
Plus affamé d'ordure qu'vn corbeau?
Le corps auez remply de puanteur,
La langue plus, le cœur plus largement:
Plus vilain est vostre rhetoriqueur,
Et plus que vous parle vilainement.
Où il a veu mon sot contentement,
Et vous aussi la grace en moy faillie,
Fait-il pourtant si vous estes sa mie,
D'vn mal plaisant me donner le chappeau
Son esprit est, il faut que ie le die,
Plus affamé d'ordure qu'vn corbeau.
Prince [illegible] le liure de folies,

Ne iuge plus de grace ou fascherie
D'homme incogneu, car cela n'est plus beau,
Si tu ne veux que ton corps on publie
Plus affamé d'ordure qu'un corbeau.

Dizain à vne Damoiselle, dont il deuint amoureux.

Allez dizain deuers la Damoiselle,
Que i'ay trouué en Paris seule belle.

CEs ieux passez au trauers d'une Eglise
Entre cinq cens sa grand beauté ie veis
Non celle là qui gist soubs la chemise,
Mais la beauté qui est en son beau vis.
En te voyant là il me fut aduis
Que dessus moy tu iettas un regard
Trop plus poinctu que n'est un poignant dard.
Dont fut blessé mon cueur qui ne fut fort
Pour resister au coup. Helas c'est tort
Frapper un homme & inferer la mort
En lieu sacré, dont qui a prie il sort.

Autre dixain à ce propos.

LE Coquatrix si son regard il iette
Sur l'homme vif tout à coup il le tue,
Tu fais ainsi, Damoiselle parfaicte,
Dessus quelqu'vn si tu iettes ta veuë.
Ie l'esprouuay lors que ie fis venuë
Où tu estois, lors ie fus à mort mis,
Et puis soudain en ma vie remis
Par ton mesme œil qui tue & viuifie
Celuy qui s'est à ton vouloir soubmis,
Comme de toy il se fie ou defie.

A reuerend Prelat messire Iean de Luxembourg Euesque de Pamiers, & Abbé d'Iuoy de la Rinost, & de S. Most.

Le bon rapport & loüange assez vaine
Que vous a faict de moy le Capitaine
Henry Groulay, fait que ma plume pince
Pour vous escrire ô tres-illustre Prince,
Vueillez donc en gré prendre le rude metre
Comme s'il fust composé d'vn bon maistre.

IE ne suis point ignorant, grace à Dieu,
Que ie [illegible] assez combien au lieu

De

De Rhetorique il y a d'excellence,
I'entends aussi quelle y est la puissance,
Quel le sçauoir, quelle l'inuention:
Outre ie voy la grand' perfection
De ton esprit, prince tres magnanime,
Qui est pourquoy ie suis pusillanime,
Douteux, craintif, & de peur si chargé,
Que mille fois i'ay de propos changé,
Prenant ma plume, ores voulois escrire,
Ores timeur de l'effect me retire:
Ores ma main sur le papier mettois,
Soudain apres de dessus ie l'ostois.
Ie promettois aucuns vers, puis à coup
Les effaçois, & puis d'vn mesme coup
De peur & crainte hautement retiré
Ie desirois, ores luy escriray:
Et quand ma main sur la charte tiroit
Audace, peur soudain l'en retiroit,
Ainsi deuant que d'escrire ie fus
Bien longuement en moy mesme confus,
Doutant pour vray de ce que deuois faire
En ce douteux & tres timide affaire
Raison [illegible] ie ne regardasse

Ame

A ma rudesse, & que point ne doutasse
De te rescrire, attendu le sçauoir
Qui gist en toy, & qu'en toy l'on peut voir:
Me faisant seur que tant plus est grand
l'homme,
Et que tant plus il a de sçauoir, somme
Que d'autant plus il est considerant,
Et par faueur aux escrits adherant,
Des plus petits ie dis des sens petits,
Aussi de bien & sçauoir apprentis,
Tant fist raison que ma plume ie happe,
Dont si tres-fort sur l'enclume ie frappe
De mon esprit agreste & imbecille,
Que i'en tiray ceste escriture agile.
Ie te requiers tres-haut Prince honoré,
De tant de biens & vertus decoré,
Que si l'escrit sent point son asnerie,
Ou s'il se trouue aucune barbarie,
Que de ta grace excuses le facteur,
Lequel n'est rien sinon ton seruiteur,
Ton seruiteur n'est-ce rien! si est certe,
Car on ne peut auoir pauuresse ou perte
En te seruant: & de n'estre point pauure,

Quel bien plus grand au monde est ce qu'on
trouue?
Ainsi ie dy que cil qui t'est seruant,
Est plus heureux que rien qui soit viuant,
Veu ton pouuoir: quoy que malle fortune,
Par ses assauts te fasche & importune,
Tu en seras le maistre & le vainqueur,
I'en suis biẽ seur, veu que tu n'as vain cœur,
Ains florissant & hautesse vaillante,
Autant ou plus que personne viuante:
Il est ainsi, ia n'est besoing qu'on face
Aucune preuue: aussi tu es de race
Dons les aucuns par leurs grandes valeurs
Ont esté faits de la terre Empereurs:
Il ne se faut esbayr doncques si
L'arbre fut bon si le fruict l'est aussi,
Car de bon arbre il n'en peut chose naistre
Qui ne soit bonne, assez donne à cognoistre
Que d'vn haut lieu magnanime venu
Est magnanime & haut Prince tenu,
Qui descendu d'vn haut lieu vertueux
N'es de vertu en rien defectueux,
Qui est pourquoy on moleste ta vie.

Car

Car grand vertu suit tousiours grand enuie.
Mais quoy qu'enuie aye cours euident,
Elle ne peut encontre homme prudent
Long temps durer, veu ainsi qu'on racompte,
Qu'homme prudent tous les astres surmonte,
Tu surmontras, de cela ne fais doute,
Par ta prudence, & Fortune & sa route,
Tu vainqueras par ta sagesse belle
La maigre enuie, & toute sa sequelle.
Auec le temps toutes choses seront
Mises en bas par toy, & cesseront
Les enuieux contre toy murmurer,
Pource que point ne pourront endurer
Ton sens, ton nom, ta prudence, tes faits,
Dont ils seront surmontez & deffaits
Permettant Dieu, auquel ie fais requeste
Prince puissant, illustre & tres-honneste
De te donner les ans du vieil Nestor,
Sans que les cieux te puissent faire tort.

Dizain d'vn cheual qu'vn tres-sçauant Poëte, nommé maistre Loys Fabri appelloit Pegasus, duquel il a composé maints beaux carmes.

LE fort Perseus eust vn cheual galant
Que le Poëte a nommé Pegasus,
Dessus lequel parmy les airs volant
Se vint poser sur le mont Parnassus.
Où par vertu fit sortir en la pleine
D'vn coup de pied la Phebique fontaine.
Trop mieux Fabri, ie le veux maintenir,
Par son esprit sçauant: car il a fait
De sa fontaine vn Pegasus venir
Trop plus que l'autre excellent & parfait.

Ludouici Fabri responsio, & docto, & amico Cheuillonio.

FOnte caballino vitreis nec proluit vndis
Barbara musarũ rusticus arua Faber:
Hunc tamen aërium sano de fonte caballũ
Fecisse arte noua docte poëta canis.

Tu

Tu facis ex gemitu modulos, ex sordibus aurum:
Hoc erit aeternum pignus amicitiæ.
Ingeniúmque tuum multò maiora duobus
Vnum corporibus cor facit vnam animã.

Contre celuy qui fit les blasons des coeus, pource qu'il y mist vne tres-honneste & chaste Dame, nommee Barbe.

MAis qui est-il le vilain blasonneur,
Qui presuma de faire des-honneur
A celle là qui ne merite blasme?
Mais qui est il ce mal-heureux infame,
Qui a osé en ses escrits coucher
Le mesme honneur, & mal luy reprocher?
Quel poil a il? est-il homme de barbe?
Ce fascheux là, qui osa mettre Barbe
En ses blasons des cocus composez.
Il a sa main & sa plume posez
Sur le gent corps d'vne qui est sans tache.
Mais qui est-il ce meschant hõme & lasche

Pourrois-ie point en auoir cognoissance?
Ie le cognois, il a prins sa naissance
D'infameté, Deshonneur fut son pere,
Comme ie croy, Vilenie sa mere,
Puis qu'il a donc de ce sang prins son estre,
On ne le peut pour autre recognoistre
Que pour vilain, vilain se monstre-il
Quand il cuida par son propos subtil
Soüiller le corps de grand meschanceté
D'une qui est la mesme honnesteté,
L'homme meschant sera tousiours taschant
De mal parler d'un qui n'est point meschant:
Vn mal faicteur iamais bien ne dira
D'un iuste iuge, ains luy contredira:
Ainsi a fait ce paillard malheureux,
Car il a mis l'honneur tant valeureux
De ma maistresse en ses escrits vilains,
Et a cuidé par ses propos malins
Donner entendre à l'escole publique
Que de son corps elle estoit impudique.
Il a menty l'homme plein d'infamie,
Mais pour autant qu'elle est son ennemie,
Non ennemie, ains que sa vertu [illegible]

 Trop

Trop eſt contraire en la vie puante
De ce meſchant qui n'eſt plein que de vice,
Il a voulu deſgorger la malice
Contre ſon corps tant beau & honorable,
Et controuua choſe non veritable
Pour l'infamer & la rendre vilaine:
Le malheureux a bien perdu ſa peine,
Car en cuidant vituperer madame,
Il a acquis vn merueilleux diffame,
Et a rendu par ſon eſcrit immonde
Son cœur gentil de toute ordure monde:
Ne plus ne moins que l'orfeure il a fait,
Qui laue l'or de ſon piſſat infect
Pour l'eſclaircir & luy donner couleur
Par vileté, ainſi croiſt la valeur
De l'or gentil, & s'en monſtre plus beau,
Ce mediſant plus ſot qu'vn ieune veau
A fait ainſi: car de ſon blaſon vile
Il à laué l'honneur bon & ciuile
De ma maiſtreſſe, & cuidant la noircir
Contre ſon vueil il l'a fait eſclaircir,
Et l'a rendu plus net & reluiſant.
Madame au vray reſſemble à l'or plaiſant,

Car si on vous d'ordure la frotter,
De tant plus fort on la voit augmenter
En netteté, & de tant plus est nette
Que dessus elle, eau mauuaise l'on iette.
Que diras-tu à cecy, vois tu point,
O mal-heureux, que toy seul pique & poind
Le point poignant, donc comme outrecuidé
Prendre l'honneur de madame as cuidé?
Ne vois tu pas ta fauteitton erreur
Ne te fait-il point de crainte & d'horreur?
N'as tu pas fait une grande meschance?
Reuiens à toy, confesse ton offence,
Bats ta poictrine & ton peché lamente,
Car ie crains fort que peine violente
Ne te soit ia en Enfer preparee
D'auoir ainsi celle deshonnoree
(A tout le moins voulu deshonnorer)
Qui est sans mal, sçaurois-tu reparer
Par te desdire ou faire penitence,
Le grand peché que commis tu as en cet
Ie croy que non : or pour t'en punir bien
Ie prie à Dieu que n'aye iamais bien,
Et que ta vie en mendiant tu aye,

Que

Que sur ton corps tu portes tousiours playe,
Et que iamais ne te cesse douleur,
Que tu sois maigre & palle sans couleur,
Chancreux, puant, & chargé de verolle,
Et sans esprit, sans sens & sans parolle:
Que sans cesser meures de soif & faim,
Et que iamais tu ne trouues ta fin,
Plus que la fauce & malheureuse dextre,
Qui escriuit vn si mesdisant metre,
Soit alterée infecte & tant puante
Que de cent lieuës ou de mille on la sente,
Apres ta mort qu'ayes ta sepulture
En vn esgoust où vienne toute ordure,
Et que tousiours sois en peine & tourment
Iusques au iour du dernier iugement.
A ton aduis sera-il guerdonné
Selon qu'il doit celuy qui t'a donné
Ce faux blason, ma maistresse iolie?
Ne sera pas sa faute assez punie
D'auoir les maux que maintenant ie prie?
Ie croy qu'ouy, & toy pour son escrire
Qu'en auras-tu? rien, fors que renommee,
Mais pour cela de rien moins estimee.

Car on sçait bien que tu es sans macule,
Et qu'un meschant sans cesser se recule
D'honnesteté, de vertus & de bien,
Et que messaire il ne pourroit en rien
Ta chasteté, qui est tant magnifique
Qu'on ne pourroit en voir de plus pudique,
Y fust Diane, y fust dame Lucrece.
N'attriste donc ton cœur, ô ma maistresse,
S'on a de toy quelques propos tenus.
On parle bien de madame Venus.
Et ne fust onc beauté en corps de femme
Que quelque fois n'aye senty diffame
Par male bouche & tous ses adherans,
Qui mediroyent mesme de leurs parens.

A mon

Au mondit Seigneur & Reuerend Euesque de Pamiers.

EXcuse moy, Monsieur, excuse moy,
Si maintenant ne suis aupres de toy:
I'y fusse ia pour te faire seruice,
(comme ie dois, si ceste fauce lice
Malheurée lui ne m'eust au lict versé,
Pour estre un bras vilainement blessé,
Il est certain & pour vray le t'asseure,
Qu'au iour sainct Iean i'eus une grand' blesseure,
Dont i'ay cuidé mourir, mais Dieu mercy
Suis eschappé & venu iusque icy:
Ie croy que Dieu m'a reserué la vie,
Pource qu'il, comme ie croy enuie
Que ie te serue encores d'auantage
Que ie n'ay fait (ô Prince bon & sage)
Comme ie feray trop mieux que iamais
Ie le te iure & ainsi le promets,
Mais mon Seigneur, si c'est ton bon plaisir
Tu me donneras un bien peu de loisir
De me guarir & aussi tost apres

Que

Que sera sain, par tout soit loing ou pres
Ie te suyuray, & iray où seras:
Ce temps pendant de moy te passeras,
Et cependant peut-estre se fera
A mon pourchas chose qui te plaira,
Et tascheray à besoigne bastir
Dont il t'a pleu par Greullay m'aduertir,
Que bien au loing ie t'eusse fait cognoistre
Par le recit de mon repentir mettre:
Si la personne eust en la ville esté,
I'eusse desia cognu sa volonté.
Le bel oyseau est ores hors sa cage,
Et est allé aux champs prendre ramage:
Luy reuenu i'yray voir s'il entend
La langue humaine, & s'il sera content
De donner lieu au royal oyselet,
Desirant pondre en son nid iolict.
Monsieur ie fine & taise ce propos
Pour t'aduertir que les sergens suppos
De Lucifer & de Beelzebus
Ont inuenté & trouué des abus
Auec mon hoste, meschans en un millier,
Dont attaché ils ont au ratelier.

Ton

Ton traquenart ou courtaut que ne mente,
Et ne suffit, on le veut mettre en vente,
Pource qu'il n'a argent ny moy aussi
Pour contenter ce meschant hoste icy,
Qui m'importune & ne cesse à outrance
De demander deniers pour sa despence.
Si tu veux donc Monseigneur briefuement
Voir ton cheual hors de ce brouillement,
Et Cheuillon hors de sa maladie,
Il est besoing & faut que ie le die,
Que tu me preste ou donnes dix escus,
Et puis apres serpens seront vaincus,
Hostes payez, & Cheuillon guery,
Qui maintenant est bien triste & marry,
Dont il ne peut sortir hors des mains
De ses barbiers de huict iours pour le moins:
Apres huict iours certainement il cuide,
Aller vers toy moyennant ton ayde
Qu'il te requiert comme Prince:
Car accident l'a rendu si tres-mince
Et de santé, d'argent & de pouuoir,
Qu'il ne scait pas de quel lieu en auoir,
S'il ne te plaist prendre de luy ce soing,

De le vouloir aider au besoing,
Qui est l'endroit ou finiray ma lettre,
Suppliant Dieu qu'en ton corps vueille mettre
Telle santé que tu vives les ans
De la Sibylle ou les Nestoriens.

Dieu & non plus.

F I N.

